

DÉTECTIVE

La bande muselée



Détrousseurs et coupeurs de gorge, ces Marocains s'étaient enfuis après avoir abandonné pour mort un de leurs compatriotes. Les voilà, furieux et sournois, dans le bureau des inspecteurs.

(Lire, page 7, l'enquête de notre collaborateur F. Dupin.)

AU SOMMAIRE : Aéro-Police, par M. S. — Avec les évadés du bagne, par M. Larique. — Le chef-d'œuvre mutilé, par M. B. — La puissance des ténèbres, par E. Hervier. — Zone de la Mort, par M. Lecoq. — La brute, par C. Kirmann. — Depuis Bonnot..., par Luc Dornain. — Tueurs de rois, par G. Altman.

PAR TOUT

Une suggestion

L'EFFICACITÉ du châtiment est un problème qui a toujours préoccupé les sociologues. La discussion est toujours ouverte, chacun apporte sa contribution à cette étude, qui conserve tout son intérêt.

Voici que nous recevons d'un de nos lecteurs, M. le docteur Fréjus, d'Oran, une lettre fort importante où sont exprimées des suggestions extrêmement curieuses, que nous entendons soumettre au public, tout en faisant à leur égard les réserves nécessaires :

« ...Le châtiment d'un criminel à notre époque — expose le D^r Fréjus — se résume soit à la peine de mort, soit au bagne ou à la réclusion à temps, soit à l'internement à vie dans un asile, si le criminel était en état de démente au moment où il a commis son crime... »

La peine de mort, notre correspondant estime qu'elle n'a jamais servi d'exemple aux futurs criminels. Cette opinion n'est pas unanime. De plus, ajoute le D^r Fréjus, le châtiment supprimé, quel que soit son mode d'application, n'apparaît-il pas une opération ignoble ? C'est l'impression qu'ont du reste éprouvée tous ceux qui ont assisté à une exécution capitale en spectateurs forcés ou bénévoles.

« La réclusion dans un bagne ou une prison est-elle préférable ? Elle oblige des êtres humains, dont beaucoup sont tarés physiquement et mentalement, à vivre, pendant des années, dans une ambiance qui n'est pas faite pour apaiser les penchants ou appétits, si communs aux condamnés ; bien au contraire ; ni pour développer, et cela encore moins, ce sentiment du remords qu'ont si peu de criminels, parce que, pour la plupart, ils sont entachés de tares physiques ou mentales... »

Reste l'asile d'aliénés. Le D^r Fréjus la juge tout aussi défavorablement, mais pour un autre motif :

« ...L'asile, écrit-il, tout comme le bagne, les prisons — établissements que certains désirent voir « modernisés » avec tout le confort nécessaire — constitue, hélas ! une lourde charge pour la société, pour le budget d'un pays, par suite de l'édification et de l'entretien onéreux d'établissements de ce genre, du personnel d'administration et de surveillance qu'ils nécessitent... »

Ayant ainsi fait la critique de l'ensemble du système pratiqué, dans le cadre légal, par les services pénitentiaires, le D^r Fréjus expose sa réforme. Elle est audacieuse ; nous souhaitons qu'elle fasse l'objet d'une discussion impartiale.

« Ne pensez-vous pas alors — demande-t-il — qu'il serait peut-être temps de modifier ou mieux de moderniser notre code pénal, et, pour cela, d'essayer de substituer à la peine de mort un autre mode de châtiment plus propre, moins dégradant pour notre civilisation et qui consisterait, non plus à supprimer la vie brutalement à des êtres assurément odieux, mais à les rendre inoffensifs à l'avenir, tout en les laissant libres au sein de la société, marqués toutefois d'un signe spécial au front, afin qu'ils servent d'exemples vivants aux autres ?... »

C'est le retour à une conception moyenâgeuse, mais avec certaines modifications scientifiques, qui constituent la partie la plus originale de la suggestion de notre correspondant :

« ...Pourquoi ne ferait-on pas subir aux criminels une opération chirurgicale (on a déjà parlé de « stérilisation » de malades mentaux) qui consisterait à supprimer à vie l'usage des deux membres supérieurs par la seule section des trois principaux nerfs : radial, cubital, médian ? Opération facile à faire, sans anesthésie, essentiellement propre et ne comportant d'autres suites que l'impotence fonctionnelle définitive des deux mains d'un criminel, devenant incapable par la suite, bien que libre dans la société, de manier une deuxième fois l'arme du crime : revolver, couteau, poison !... »

Tout le premier, le D^r Fréjus aperçoit les difficultés pratiques de la réforme qu'il suggère. Comment en pratique serait-elle appliquée ? Qui s'occuperait de ces êtres déçus, marqués d'une infirmité permanente, réduits à l'impuissance ?

Toute une série de questions se posent. Le sujet est trop grave pour être, en un bref article, épuisé. Il appelle les commentaires, il nécessite un large débat.



1. — L'agent de la prohibition monte dans l'hydravion de guet.



L'ORGANISATION de la police aérienne, qui ne date guère que de quelques années, a fait de tels progrès, et particulièrement dans les pays côtiers, que la fraude, la contrebande, le « bootlegging » ont dû, eux aussi, perfectionner sans cesse leurs méthodes de camouflage.

La lutte sans merci qui se poursuit entre ceux qui sont chargés de faire respecter les règlements et conventions de la Société et ceux qui



4. — Non sans avoir immergé un ballot de marchandises.

cherchent à se faufiler entre leurs mailles devient ainsi, de jour en jour, plus périlleuse et plus subtile.

Il y a quelques mois, un petit navire de bootleggers allemands était littéralement « pris en filature » par les agents de la prohibition norvégienne, qui, à bord d'un avion, surveillaient les évolutions du bateau contrebandier sur la mer du Nord. Par radio, l'aéroplane de la police avisait les garde-côtes de la position du navire épié et quand, à la nuit tombante, il pénétra dans les eaux norvégiennes, quelle ne fut pas sa stupeur d'y être accueilli par un bombardement en règle. Les petits torpilleurs de la douane s'étaient por-

AÉRO POLICE

tés à ses devants et, en quelques salves, l'avaient touché à mort. Il eut tout juste le temps — pour plaider plus tard, et d'ailleurs inutilement, l'innocence — de jeter à la mer la plus grande partie de sa cargaison, et d'aller s'échouer contre un récif où l'on appréhenda l'équipage.

C'est afin de mieux échapper à la surveillance de l'aéro-police que les contrebandiers de l'alcool et de la drogue, au lieu de fréter un navire,



3. — Se sentant découvert, le canot s'enfuit à pleins gaz.

utilisent le plus souvent, pour leur trafic en mer, et sans souci des risques aggravés de naufrages, de petites barques à moteurs, assez semblables à celles qu'on emploie chez nous pour la pêche côtière.

Mais, même alors, l'hydravion pisteur, « l'œil d'en haut », toujours vigilant, fait des merveilles. Des agents de la prohibition, reconnaissables à un brassard spécial qu'ils arborent sur la manche gauche, prennent place, comme observateurs, à bord de l'hydravion. Il n'est pas rare



6. — Le batelier complice vient relever le ballot immergé.



2. — Il aperçoit au large le petit canot des bootleggers.

qu'ils aperçoivent bientôt en mer les évolutions d'un canot suspect. A peine l'ont-ils survolé que l'homme de barre, comme pris de panique, vire de bord et fuit à pleins gaz vers la côte d'où il venait. L'avion fond sur lui comme un aigle sur sa proie. Mais, avant qu'il ait pu l'approcher, l'observateur a pu surprendre un étrange manège : les bootleggers jettent des paquets et des bidons à la mer. Quelques minutes après, l'hydravion se pose à côté du canot et l'agent de la



5. — Mais il reste encore quelques bidons d'alcool à bord.

prohibition, monté à son bord, découvre, cachés sous une voile, les bidons que les fraudeurs n'ont pas eu le temps d'immerger.

Bonne prise !

Parfois, un ou deux jours après, un bateau revient, à force de rames, dans les parages où elle s'est produite. C'est un complice qui, sachant que les contrebandiers ont mis à la mer, accroché à une bouée couleur d'eau, un ballot important de drogue ou d'alcool, cherche à repêcher cette précieuse épave.

Mais, la plupart du temps, veille encore, là-haut, l'œil implacable de l'aéro-police.

M. S.

PAR TOUT

Nuits du Bois

On jugeait, l'autre jour, en correctionnelle, deux commerçants — le mari et la femme — fort honorablement connus dans une ville de la banlieue parisienne. Ils avaient été surpris, un soir de novembre 1930, au Bois de Boulogne, et avaient bien mérité l'inculpation d'outrage public à la pudeur sous laquelle ils étaient traduits en justice.

Madame faisait, comme on dit dans les histoires marseillaises, mille « bonnes manières » à un jeune valet de chambre italien, rencontré par hasard, au détour d'une allée... et Monsieur contemplait avec attendrissement ce spectacle, qu'il avait encouragé.

Le tribunal condamna le mari à 8 mois de prison, avec sursis ; la femme, à 8 jours, également avec sursis. Quant à l'Italien, il a disparu sans laisser d'adresse et, par défaut, il a été condamné à 4 mois.

Le pourvoi de Gorguloff

La chambre criminelle de la Cour de Cassation va interrompre ses vacances en l'honneur de Gorguloff. Les années précédentes, après sa « clôture » officielle du 9 août, elle partait définitivement aux champs ou à la mer, tandis que, cette année, elle reviendra le 20.

Il faut en terminer rapidement avec cette affaire. Toutefois, le premier président, M. Théodore Lescouvé, ne suspendra pas sa cure savoyarde et il laissera à l'ancien président du tribunal de la Seine, M. Wattinne, le soin de diriger à sa place les débats. Le soir même, probablement, la Cour rejettera le pourvoi de Gorguloff.

Comédies et Vaudevilles Judiciaires

par GEO LONDON



Pour lire en vacances, c'est un livre gai qu'il vous faut. En voici un : *Comédies et Vaudevilles Judiciaires*, par Geo London. Vous y trouverez des histoires vraies, infiniment plus riches pourtant de fantaisie joyeuse que les histoires inventées. Geo London est le digne continuateur de Jules Moineux. Illustrations de Mme Favrot-Houllevigue.

Un volume..... 12 fr.

PICHON & DURAND-AUZIAS, Éditeurs
20, rue Soufflot, Paris.

L'arbre vigie

A Lunebourg, en Allemagne, un très vieux arbre se dresse à l'extrémité de la ville. On estime son âge à 800 ans. Son tronc est creux et offre une ouverture suffisamment grande pour qu'un homme de haute taille puisse s'y dissimuler.

Ces derniers temps, la police de la ville poursuivait un cambrioleur dangereux, mais qui lui échappait toujours au dernier moment. Finalement, on découvrit que le cambrioleur s'était installé à l'intérieur de l'arbre. On l'arrêta, mais son ancienne demeure fut utilisée par la police qui y installa un poste de guet. Ce poste se compose d'un seul banc, mais qui suffit pourtant pour qu'un policier s'y tienne en permanence...

Une offre macabre

A Budapest, dans la rue Nepszínház, un jeune homme s'avance, l'autre jour, vers l'agent en faction et lui raconta que, à quelques pas de là, une femme âgée, pauvrement vêtue, venait de lui offrir six pengos (20 francs environ) pour qu'il se rendît chez elle et lui coupât la gorge. L'agent suivit le jeune homme qui réussit à retrouver l'auteur de cette offre macabre : il s'agissait d'une nommée Thérèse Tierenbaum, employée, qui avait décidé de mourir mais n'avait pas le courage de se suicider.

On croit que la pauvre femme ne jouit pas de toutes ses facultés.

Publicité

de "DéTECTIVE"

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *DéTECTIVE* à : *Néo-Publicité*, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION
DIRECTEUR :
GEORGES KESSEL

ABONNEMENTS
1 an 6 mois
FRANCE ET COLONIES..... 65,» 35,»
ÉTRANGER (TARIF A)..... 85,» 45,»
ÉTRANGER (TARIF B)..... 100,» 55,»

DÉTECTIVE



A Cannes, au long des quais, c'est toute une floraison d'oriflammes.

Les amateurs de "parties" croisent souvent à l'île aux Moines.



Cannes
(de notre correspondant particulier).

BAH ! dit ce romancier, impitoyable pour le cœur des hommes, Victor Point ne s'est pas tué par amour. Les apparences sont pour la légende. Mais la vérité est plus simple, moins romantique.

C'était sept heures du soir, à Cannes. Et la terrasse du Miramar débordait sur la Croisette.

Il y avait huit jours que le lieutenant de vaisseau Point s'était logé deux balles dans la tête, en rade d'Agay, sous les yeux d'Alice Cocéa qui, pour la circonstance, s'était habillée d'un pyjama noir.

Ces deux détonations sèches, sur la mer, avaient eu, tout au long de l'Estérel, la résonance d'un coup de tonnerre.

Malgré les fêtes, les dîners fleuris avec danseuses nues, malgré la Cage à Poules de Mistinguett, la Boîte à Matelots de Pol Rab, malgré les chansons de Carco, les accordéons, les jazz, les nègres, les photographes, les chroniqueurs fabricants de renommée, malgré le soleil, malgré l'azur, la Riviera s'ennuie de n'avoir plus rien à désirer. Il lui faut une drogue qui lui laisse croire qu'il y a encore quelque chose de nouveau dans le monde, des sensations raffinées à explorer, des fleurs étranges à respirer. Et le scandale de cet officier brillant, donnant sa vie pour une comédienne tapageuse, a été l'alcool dont s'est saoulé, pendant plus d'une semaine, tout un monde en pyjama et en maillot qui se fait appeler « l'élite ».

— Regardez, continua le romancier. Ils sont tous là, ceux qu'on montre, les figures du paravent de publicité : vedettes du cinéma, de la scène, du livre, du music-hall, de l'aristocratie, des boîtes de nuit. Ceux qu'on connaît moins, les vrais maîtres pourtant, qui ont en main les ficelles du théâtre de fantoches : banquiers israélites, financiers internationaux, potentats de l'industrie, usiniers qui font inscrire leur nom en lettre de feu dans le ciel des capitales, princes despotes de la publicité, éminences grises des gouvernements, brasseurs d'affaires, riches Anglais de Mougins, Américains plus riches encore du cap d'Antibes, rois du savon, des bretelles, des chaussettes, entourés de femmes au dos nu, plus grillées que des cacahuètes, aux cheveux blond-platine, aux sourcils épilés, toutes conformes au même modèle d'Institut de Beauté.

« Plongez un peu dans ce milieu ; regardez tous ces visages qui, tout à l'heure, à la flamme du magnésium, seront cadavériques ; suivez-les au bar, à la plage, au gala de Juan-les-Pins ou de Monte-Carlo ; accompagnez-les au Beach. Vous comprendrez pourquoi Point s'est tué. C'était un homme sain, courageux, de bonne humeur, un homme qui avait l'habitude de regarder la vie en face. Mais la vie, pour lui, c'était la mer, le désert, la faim, la soif, l'audace, l'inconnu, le péril. C'était la saveur âpre de l'aventure et non l'odeur d'une écharpe de femme. C'était la piste de sable sur laquelle on rencontre un barbare, et non le sillage d'une cabotine à travers des fêtes galantes, dans un murmure de violons.

« Quinze jours, ici, ont suffi à l'intoxiquer. Il aimait l'amour. Le sex-appeal de

celle qui le trahissait, le climat des palaces et des casinos aidant, l'a détraqué.

« A Paris, il eût peut-être serré un peu fort le poignet fragile d'Aspasie. Peut-être eût-il souhaité bonne chance à son blond concurrent. A Cannes, il s'est tué.

« Reconstituez la scène morceau par morceau et n'oubliez pas de clouer au-dessus, dans un ciel bleu, un soleil qui tranche tout en arêtes vives et n'admet point les nuances.

« Depuis deux jours, Point ne dort pas.



Ce dimanche-là, le Blue-Crest faisait escale devant la rade d'Agay.

Il boit du café, du champagne pour tromper ses insomnies. Mais Alice Cocéa a besoin de se montrer, de figurer dans la pantomime. Ça fait partie du programme. Elle l'emmène, le samedi soir, au gala Maurice Dekobra. La nuit se termine Chez Florence.

« Le dimanche matin, à 11 heures, Alice Cocéa s'embarque à bord de son yacht, le Blue-Crest. Elle s'en va à Sainte-Maxime, mais elle fera escale à Agay, pour s'y baigner.

« Point, qui a l'impression d'être plus ou moins mystifié depuis quelque temps, pénètre dans la chambre de l'artiste — les deux appartements ont une porte communicante — et trouve, éparpillées sur un canapé, des lettres de collégien amoureux, signées ROBERT.

« Parbleu ! Il s'agit de Robert Lefébure, le gendre du syndic des agents de change parisiens, qui a une place de choix dans la cour des admirateurs d'Alice Cocéa.

« Les lettres sont enflammées. Elles évoquent des intimités dont la comédienne a fait les agréables fraises.

« Point va-t-il reprendre le train, échapper au sortilège, se sauver ?

« Il s'en fallut de peu.

« On a trouvé, dans sa chambre, du papier à lettre froissé, une enveloppe déchirée, un stylo brisé.

« La colère est mauvaise conseillère. Il saute dans sa voiture. Il va rejoindre Alice Cocéa à Agay pour la confondre, lui crier son mépris.

« Du pont du Blue-Crest, ancré en rade d'Agay, Alice Cocéa, sa secrétaire et Lefébure l'ont vu arriver.

« Lefébure a disparu à l'intérieur du bateau. Mais Point a des yeux de marin. Cette retraite précipitée de son rival ne lui a pas échappé.

« Il est plus furieux que jaloux. Il est surtout écoeuré.

« — Vous m'avez trahi, crie-t-il aux deux femmes. Vous êtes des fourbes !

« C'est un homme qui n'est plus maître de ses nerfs. Il est diminué, déprimé. La vie extravagante que l'on mène ici l'a laissé sans contrôle, sans ressources d'énergie. Il se tue par dégoût.

« Comme si les femmes de ce temps valaient dix gouttes de sang !...

« Il eût suffi de la main, de la voix d'un ami, à ce moment-là, pour l'empêcher de commettre l'irréparable bêtise.

« Que n'avait-il suivi le régime de M. Lefébure ? En voilà un qui n'a pas perdu son sang-froid ! Si l'on en croit deux pêcheurs, Point venait à peine de culbuter par-dessus bord que Lefébure sautait dans le youyou tragique et s'en allait inventorier l'auto du malheureux pour retrouver ses lettres. »

L'écrivain qui me parlait ainsi avait un peu baissé la voix.

Soudain, il me saisit le bras.

— Regardez ! souffla-t-il.

Un homme promenant une pancarte sur laquelle on lisait : « Inscrivez-vous pour la grande partouze du 27 août. »

— C'est une plaisanterie, répliquai-je.

Tout le monde, en effet, avait éclaté de rire.

Mais mon interlocuteur murmura :

— Au fond, le drame du Blue-Crest, c'est une croisière qui a mal tourné !

Le mot partouze ne s'emploie pas. Il est prohibé. On va en party aux îles, en croisière au large, de minuit à l'aurore. Chacun, et chacune surtout, se comprend !

La moitié du port de Cannes est réservée aux yachts.

Au long de deux quais, c'est toute une forêt de mâts, une floraison d'oriflammes.

Il y a des yachts somptueux, qui sont des villas flottantes et qui, en général, n'apparaissent que pour faire leur tour de Méditerranée.

Il y en a d'autres, par contre, comme le Blue-Crest, qui sont toujours prêts à lever l'ancre.

Ceux-là se louent aussi aisément qu'une chambre d'hôtel lorsqu'ils n'ont pas pour propriétaires des habitués du Bois de Boulogne.

Il faut de préférence une belle nuit claire, étoilée, ruisselante de lune, une nuit avec un souffle chaud qui paraît sortir d'un poème de Baudelaire.

On annonce : « Miss Y... », ou « le Docteur X... », organisent une party ce soir, à bord...

Si un yacht ne suffit pas, on en réquisitionne deux ou trois.

C'est alors un joli départ de femmes en pyjama, d'hommes en pantalons de matelots, en chandail de pêcheurs ou en smoking.

Pour ce qui reste à faire, la toile, la flanelle ou le drap importent d'ailleurs peu.

On jette l'ancre devant les îles des Moines et, là, arrachant ce qui leur reste de pudeur conventionnelle, baigneurs et baigneuses prennent un bain de primitifs.

Ensuite, la fête continue à bord, où il y a un phonographe, des couchettes, du champagne et du whisky, cependant que, à quelques centaines de mètres de là, les Pères blancs du monastère de Saint-Honorat prient pour les faiblesses de ce monde.

Pauvres Pères blancs ! Ils ont eu beau multiplier sur les bords de leurs îles les avertissements — ils paraissent se rendre compte assez exactement de la façon dont peut se terminer une croisière à l'île Sainte-Marguerite — on continue à considérer leur domaine comme une annexe du Palm-Beach, une annexe qui serait un souvenir du Paradis perdu.

Mettraient-ils des gendarmes tout au long du riyage qu'ils n'empêcheraient pas la flânerie des yachts au clair de lune !

Dans l'un d'eux, un Espagnol n'eût-il pas l'idée de reconstituer une « maison » de Buenos-Ayres ! Les plus brillants concours lui furent acquis. Il y avait des guitaristes, des danseuses et des « résignées ». On payait mille francs pour être admis et les recettes furent versées au profit d'une œuvre de bienfaisance.

Un Anglais crut mieux faire en organisant « le bal nu » où les hommes étaient coiffés d'un chapeau haut de forme. Un ancien ministre y fut vu, dit-on.

Le suicide de Victor Point a éclaboussé de sang ces amours de bazar.

Pierre ROCHER.



Pour la circonstance, Alice Cocéa avait remplacé son pyjama blanc par un pyjama noir.

Aux funérailles du lieutenant Point : on remarque (de gauche à droite) MM. Citroën, Larquet, préfet du Var, Fernand Bouisson, Philippe Berthelot et Léon Bailby



AVEC LES

IV. - L'INQUIÉTUDE AU CAMP (1)

Il n'est ni Dumont, ni Bernard, ni les singes rouges, ni les perroquets bruyants qui m'ont éveillé ce matin.

Un homme que je ne voyais pas, placé sous mon hamac, donnait dans la toile de grands coups de poings et me balançait en criant :

— Lève-toi, feignant ; il est plus de 6 heures.

Je le savais bien puisqu'il faisait grand jour, qu'il faisait déjà très chaud et que la sueur, déjà, coulait de mon front en rigoles salées. Mais les bagnards ne m'avaient pas habitué à de tels traitements. Je les avais toujours vus respectueux, parfois même si polis que je me demandais s'ils étaient honnêtes. Que me voulait cet énergomène ? Je glissai — non sans peine — mes 95 kilos hors de la toile réticente qui brinqueballait de-ci, de-là en mouvements désordonnés, augmentés encore par l'inconnu qui s'occupait à me bourrer les côtes. Enfin, je fus à terre. L'homme me regarda, stupéfait. Il tira son large chapeau de paille, joignit les talons et toute son attitude laissa voir plus de respect et de gêne que n'en pourrait montrer une jeune recrue subitement placée devant son colonel.

— Oh ! pardon...

J'étais aussi surpris que lui. C'était Crocodile... D'où sortait-il, celui-là ? Par quelle malignité de la Providence, cet homme que je croyais toujours au village des maraudeurs, à deux jours d'ici, venait-il m'éveiller à coups de poings ?

— Oh ! pardon ! Ce fourneau de Dumont m'avait dit que Bertrand couchait ici. Je croyais lui faire une surprise.

— Comment avez-vous fait pour nous retrouver ?

— J'ai emprunté une « fileuse » à un Boni. Cela sentait mauvais là-bas ; après votre départ, il y a eu un coup dur : un Saramaka un peu serré, je ne sais trop pourquoi ni par qui. Je viens chercher asile ici.

— Sigaut va être content...

— Je m'en doute ; c'est pourquoi je voulais voir Bernard pour qu'il arrange

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 196.

Les forçats évadés sont inquiets. Ils viennent d'avoir connaissance que pour arriver jusqu'à eux la « Tentiaire » creusait des chemins.

Dans la brousse, les hommes qu'on rencontre, ne sont pas des promeneurs désœuvrés ; ce sont des balatistes ou des chasseurs.

Un reportage

les choses ; voulez-vous vous en occuper aussi ? Un journaliste, ça a du poids.

Tu parles ! Un journaliste dans la brousse, c'est à peu près aussi utile qu'un bébé de six mois dans une mine à charbon.

Quand Sigaut fut au courant, il s'assombrit.

— C'est une méchante affaire. Tu ne peux pas beau dire que tu n'es pour rien dedans, il reste la « fileuse » que tu as volée. Nous étions bien avec les Indiens de là-bas et notre ravitaillement se faisait par les Chinois du village. Enfin !

Il soupira, réfléchit et décida qu'il ferait ramener la « fileuse » avec quelques kilos de balata, au village.

— Il faut maintenant gagner ta sécherité. Je sais que tu es surtout un chercheur d'or. Il va falloir, mon vieux, abandonner ta battée et te mettre au balata.

Beaucoup de gens, en Guyane, savent laver la terre ; tout le monde est balatiste et papillonniste. C'est à croire qu'on vient au monde, là-bas, avec une raclette ou un filet dans les mains. En tout cas, on apprend vite le métier qui est d'ailleurs à la portée de tout le monde.

Je suis maintenant balatiste, grâce à la Yondec.

— Vous allez voir comme c'est simple me dit-il. Prenez ça.

C'était une outre en toile que le premier contact avec le latex rendait imperméable ; c'était une musette qui contenait un marteau, une hachette, une raclette et une gouge.

— Prenez encore ce sabre d'abatis.

Ceux qui viennent vous dire qu'il y a partout du balata en Guyane sont des menteurs. Il faut l'aller chercher, le balata ; il ne vient pas au-devant de vous. Et quand il est là, quand vous touchez son écorce précieuse, il ne faut pas croire qu'il va se mettre, tout à coup, de satisfaction, à baver du latex.

La première opération consiste à confectonner une échelle, car les saignées doivent être pratiquées assez haut. Or, dans la brousse, le bois qui manque n'est pas le bois qui manque.

Après quoi, grimpés là-dessus, les balatistes commencent la toilette de l'arbre au moyen de la raclette, car il importe de dégager la surface à inciser des mouches et des parasites.

Les incisions sont alors faites obliquement, en forme de V, en nombre variable suivant la grosseur et le développement de l'arbre, opposées les unes aux autres et reliées par une incision médiane plus large, perpendiculaire à l'axe du tronc. A la base de l'incision, on incruste une mince lamelle de bois ou de métal formant

ÉVADÉS DU BAGNE

Montage de Marius LARIQUE

gouttière et permettant au latex de couler dans un estagnon placé au pied de l'arbre.

— Dites-moi, monsieur, ne faites pas les saignées trop profondes, car vous tueriez l'arbre et ne faites pas comme nous, quand nous travaillions pour la « Tentiaire » : n'ajoutez pas de l'eau au latex pour faire croire que vous êtes un malin. Ça ne prendrait pas.

J'étais loin de vouloir truquer la quantité du latex ; j'étais bien trop ému et bien trop fier quand j'ai vu le résultat de mon travail : une sorte de lait blanc rosé, épais, ressemblant assez à du cuir souple qui coulait de la gouttière. Je ne voudrais pas dire que je suis maintenant un *seringero* distingué, mais j'ai tout de même tiré mon litre de latex dans la matinée, c'est-à-dire une livre de gomme gutte.

Je n'en tire pas une extrême vanité, car, sans le Yondec, je n'aurais jamais su reconnaître un balata d'un autre arbre de la forêt vierge. En tout cas, je n'aurais pu savoir s'il était bon à saigner. C'est lui qui, avec sa *machete*, a fait une légère incision oblique et comme le latex jaillissait franchement, en un mince filet, il m'a dit : « Il est bon ; attaquez-le ». Au contraire, si l'écoulement s'était fait goutte à goutte, l'arbre eût été réservé pour n'être saigné que plus tard.

Le Yondec m'a appris d'autres choses encore qui ne me serviraient jamais, je l'espère. Je sais maintenant qu'il ne faut pas saigner un arbre après trois heures de l'après-midi, car la chaleur est alors trop forte et elle empêche le latex — trop épais — de couler facilement ; il m'apprend qu'il ne fallait saigner les arbres que tous les quatre ou cinq ans, si l'on ne voulait pas les faire mourir et que cette exploitation du balata ne pouvait se faire que durant la saison des pluies, de janvier à juillet.

■ ■ ■

De sorte que les évadés du bagne ne travailleraient que six mois de l'année et ne mangeraient donc qu'un jour sur deux (car c'est dans la brousse que cet axiome révolutionnaire : « Qui ne travaille pas, ne mange pas » prend toute sa valeur), si la forêt vierge ne leur offrait une autre ressource, beaucoup plus en rapport avec leur activité diminuée et leur instinct de chasseur. Le papillon est la providence, en Guyane, des libérés et des évadés.

Il y en a de toutes sortes : des bleus, des rouges, des mordorés. Le *retenor* est rare mais moins que l'*agréa*, rouge ou bleu. Et tenez compte que l'*agréa* femelle a bien plus de prix que le mâle. Le malheur est que le sexe ne se distingue pas quand le soleil éclabousse d'or les arbres centenaires et que volent, sous la voûte de verdure ou parmi l'épais enchevêtrement des lianes souples, les papillons aux cou-

leurs de rubis ou d'émeraudes, vivants bijoux sertis par un incomparable orfèvre...

Le *volutilus*, le *morfau*, qui est bleu marbré, le *multicolore*, la *tête de mort*, qui a sur ses ailes une tête de mort et des tibias entrelacés, se chassent durant le jour, mais la nuit, au clair de lune, l'*argenté* vient donner des mandibules contre le drap que vous avez tendu. Le drap, dans la brousse, c'est, pour le papillon, ce que le miroir est aux alouettes sur nos plaines calmes. La chasse aux papillons est une véritable chasse, compliquée, savante. On croit être prêt à capturer les papillons parce qu'on se souvient qu'en son enfance on courait après eux avec un filet ou simplement avec sa casquette ou son béret et qu'on avait tôt fait d'interrompre les baisers qu'ils donnaient aux fleurs. Mais ce n'est pas ça du tout. Ici, dans la forêt vierge, il faut pratiquer une « coulée » à coups de sabre d'abatis, construire un mirador haut de dix ou douze mètres, y grimper et attendre, en embuscade, le passage des fragiles et beaux insectes ; attendre, le jour, en équilibre instable, par 36 degrés d'une chaleur humide qui vous tombe sur la nuque comme une masse de plomb ; attendre, la nuit, parmi les bruits divers et insolites de la forêt vierge ; être chasseur et redouter de devenir la proie d'un serpent monstrueux ou d'une bête fauve. C'est entendu, le fusil est là, à portée de la main, mais être seul, dans cette immensité fourmillante d'ennemis, ou n'avoir près de soi qu'un forçat dont on ne sait qu'une chose : c'est qu'il n'est pas venu en Guyane pour avoir été toujours le bon Samaritain, voilà de quoi vous gâter la plus belle nuit de la forêt vierge.

De temps à autre, l'homme donne un coup de son filet à manche court. Il prend délicatement entre ses doigts d'assassin le petit corps frêle ; il replie les ailes et serre un peu : on entend qu'il écrase la colonne vertébrale. Tout à l'heure, il coupera le postérieur de l'insecte pour que de petites fourmis rouges ne viennent ronger le beau papillon qu'il mettra dans une boîte, parmi des boules de naphthalène. De temps à autre, il amène à lui le drap qu'il a tendu et contre lequel les *argentés* sont venus donner.

Encore n'ai-je pas grand-chose à redouter ici. Mais près des villes, près de Mana, près de Saint-Laurent, près de Sinnamary, le papillonniste juché sur son mirador, attentif aux papillons qui volent dans la coulée, a-t-il entendu les pas d'un autre libéré ou d'un autre évadé ; a-t-il

vu luire, dans la nuit tropicale, le canon d'un fusil dont le coup part soudain et le renverse de son mirador, sur le sol, atteint à la tête ou en pleine poitrine ? C'est qu'un poste de chasse a son prix. C'est qu'une coulée bien pratiquée a demandé des efforts et des soins que récompensent les vols des papillons ; c'est qu'il est plus facile, plus simple, pour ces hommes farouches, de donner un coup de fusil à un frère de misère, que de donner mille coups de sabres d'abatis à la brousse hostile ; c'est qu'il est plus aisé de s'emparer — au prix d'un crime — d'un poste de chasse que de le construire.

■ ■ ■

Je n'étais pas sans fierté de sentir que je devenais un « broussard ». Je crois que cela se gagne très vite et que l'emprise de la brousse est brutale et sérieuse. Ce n'était pas par jeu que je me trouvais là et les hommes qui m'entouraient n'étaient ni des touristes curieux, ni des assoiffés de fortune. Fuyards du bagne, ils cherchaient, dans la grande forêt tropicale, à garder une liberté qu'ils avaient conquise malgré les revolvers des surveillants militaires, les fusils des chasseurs d'hommes, les dents des fauves, les crochets des serpents ; malgré aussi la faim et la soif et les fièvres. Sur leurs pauvres jambes ravagées d'œdèmes, couvertes de plaies malsaines et desquelles, toujours, coule le pus, ils avaient fait des kilomètres, au prix d'inqualifiables difficultés. Quand ils allaient s'affaïsser, à bout de forces physiques et de ressort moral, la liberté, la « Belle », se dressait devant eux, flamboyante, et levant leurs bras redressant leurs nerfs et leurs muscles, les remettait debout, prêts à de nouveaux efforts.

Je savais cela et ma satisfaction n'était pas puérile, insultante. J'étais fortement heureux et de bonne humeur. Ce qui contrastait avec la mine de Sigaut, avec l'attitude de Bernard. Nous dinions tous les quatre, Dumont, Bernard, Sigaut et moi.

Libérés ou évadés qui ne sont pas papillonnistes s'occupent de soigner le balata dont la sève est précieuse.

dans le carbet que le chef des évadés m'avait affecté. C'était un repas sauvage. Des tranches de serpent, deux agoutis, des choux maripa, des mangues qui sentaient la térébenthine et des pommes rosa qui n'avaient point de goût mais qui rafraîchissaient nos gosiers brûlés par le tafia, notre boisson. L'alcool puissant, l'alcool meurtrier endormait Dumont et exaltait l'énergie de Sigaut.

— Certes, j'ai des inquiétudes. J'ai toujours vu que les affaires d'assassinats ou de pillages de pirogues chargées d'or ou de balata ne nous valaient rien. Connaissiez-vous l'histoire de Bellaïd ? C'était un homme féroce. Condamné aux travaux forcés à perpétuité, il avait tué un autre bagnard, s'était enfui de la prison de Saint-Laurent-du-Maroni où il était en prévention. Il s'était réfugié vers Terres-Rouges où Louis, un autre évadé et sa femme, lui avaient donné asile. Il faisait du balata que Bistouri, un libéré, revendait à Mana, aux comptoirs Hesse. Bellaïd a tué successivement Louis, Bistouri et un Saramaka très bon pour les forçats évadés, qu'on appelait le père Boniface. Ceci se passait à la Montagne d'Argent. Quelque temps après, dans une savane mouvante de l'Aracouany, on a trouvé trois autres cadavres : ceux de Amdouai, de Papillon, de la « Joconde » et les restes macabres de Conan qui travaillait pour un Chinois de Mana. Sur une caisse, près des débris décomposés, l'assassin avait écrit : *Bellaïd s'est payé*. Bellaïd devait faire partie du camp des évadés dont Mauribot était le chef. En tout cas, après ces assassinats, une expédition fut décidée par le gouvernement. Nous en avons eu ici des échos.

(A suivre.)

Marius LARIQUE.

Lire la semaine prochaine :
L'EXPÉDITION



Pour les évadés du bagne, la chasse aux papillons dans la brousse est la meilleure des ressources.

FATS DIVERS

Le chef-d'œuvre mutilé

N demi-fou, Pierre Guillard, a lacéré jeudi dernier, de plusieurs coups de couteau, la célèbre toile de Millet, *L'Angelus*. Ce chef-d'œuvre de l'Ecole Française du XIX^e siècle a été reproduit à des millions d'exemplaires. Il n'est pas de village en France où les murs d'une modeste salle de ferme ne portent la scène connue de cet *Angelus*, pleine de sensibilité et de lumière.

Ce n'est pas la première fois qu'un pareil sacrilège se produit dans ces temples consacrés à l'art pictural que sont les

musées. Le musée du Louvre, sans compter le fameux vol de *La Joconde*, a vu à plusieurs reprises des déséquilibres s'attaquer à des chefs-d'œuvre anciens. Citons, entre autres, le splendide tableau du *Déluge*, de Poussin, et un tableau de Lenain qui subirent le même sort que *L'Angelus*.

Heureusement, les plaies que l'iconoclaste a tracées dans cette chair vivante et chaude qu'est la matière colorée sont gué-

Pierre Guillard paraît être fou.



Un des chefs-d'œuvre les plus connus de Millet: *L'Angelus*.

rissables. Sitôt que l'attentat fut connu, M. Jean Mistler, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, accourut au Louvre.

La direction des Musées Nationaux fut alertée et M. Huyghe, conservateur adjoint au Musée, M. Billiet, chef du service administratif, M. Jaujard, secrétaire général des Musées Nationaux se rendirent auprès du tableau mutilé.

On fit venir les experts qui, comme des médecins, discutèrent des soins à donner à la victime du fou. Dans quelques semaines, l'œuvre du maître de Barbizon sera complètement restaurée.

Une fois de plus, ce stupide attentat doit attirer l'attention des pouvoirs sur la surveillance des musées. Il est trop facile à un fou quelconque de pénétrer dans une salle contenant une splendide collection de toiles, dont l'ensemble constitue une richesse formidable, et de lacérer ou de crever un tableau.

Il ne suffit pas d'obliger le visiteur à laisser au vestiaire sa canne ou son parapluie qui

pourraient servir d'engins destructifs; il faudrait que la surveillance s'exercât d'une manière plus active.

Le geste irraisonnable de Pierre Guillard démontre que le service du Musée du Louvre n'est pas aussi serré qu'il devrait l'être. Les gardiens choisis sont, pour la plupart, assez âgés. Ils ont des consignes précises, mais qui consistent bien plus à pourchasser les touristes soupçonnés de dissimuler un Kodak que de surveiller les cimaises où certains petits tableaux peuvent très bien — le fait s'est déjà produit — tenter les kleptomane et où d'autres risquent d'attirer les foudres de certains fous en liberté.

Nous savons que le jeune et actif sous-secrétaire d'Etat, M. Mistler, qui n'occupe son poste que depuis peu de temps, a déjà étudié certaines réformes. Grâce à celles-ci, on verra peu à peu disparaître le risque d'attentats semblables à celui de jeudi. Le patrimoine artistique d'un Etat est une richesse plus grande peut-être que celle contenue dans les caves de la Banque de France, car elle est la manifestation même de la vie humaine à différentes époques de son histoire. A ce titre, il demande plus d'un respect et plus d'une protection.

M. B.

La chasse à la drogue

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

Nous avons relaté récemment les multiples arrestations opérées l'an dernier par Miralâ Russel Pacha, commandant de la police du Caire.

Ce policier, directeur général du S. I. N. B., à la Société des Nations, a porté son activité du côté des trafiquants de cocaïne. Il a pris la résolution de purger l'Orient de cette multitude de marchands de drogue, groupés en une puissante association, et dont le commerce néfaste se fait sentir dans toutes les parties du monde.

Il fut aidé dans sa tâche par

le kaïmakan Jays bey, chef du « Special Intelligence Narcotic Bureau ».

De nombreux trafiquants furent arrêtés, entre autres Alexandre Warrington, sujet anglais, qui avait décidé de former à Alexandrie une association avec ses deux frères, Walter et Bear, sa sœur Marie, Paul Christodopoulidis, Ménélas Kiriakan et Georges Douyas. D'autres personnages de moindre envergure, comme Zalescovich et Jean Poirès, servaient d'intermédiaires.

Alexandre Warrington songeait déjà à installer des agences au Caire et à Port-Saïd, mais la police, en l'arrêtant, anéantit tous ces projets.

Maurice LEBRUN.



Le kaïmakan Jays bey, chef du S. I. N. B.

INNOVATION

présente le 1^{er} POSTE

**Américain
construit
en FRANCE**

"MUSTELLA"

C'est l'appareil
T. S. F.
le plus parfait qui
soit à n'importe
quel prix.

2.500

Il n'est vendu que **francs**

Le même appareil en meuble
combiné Radio-Pick-up
— **4.250 francs** —

Démonstration sans engagement à domicile et à

INNOVATION
104, CHAMPS-ÉLYSÉES

DE JOLIS SEINS



En peu de temps le TRAITEMENT SYBO développera ou raffermira vos seins. A la fois interne et externe, c'est un traitement complet qui, excellent pour la santé, donne entière satisfaction. Il est facile à suivre partout et à l'insu de tous. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite env. discrètement. Lab. D. SYBO, 32, rue Saint-Lazare, Paris-9^e.



Silvikrine

**fertilise le cuir chevelu
chasse les pellicules
embellit les cheveux
rétablit leur croissance**

Résultats visibles
dès les premières applications

Lotion Silvikrine:

pour l'entretien journalier de la chevelure; conserve et augmente la beauté des cheveux, prolonge la durée de l'ondulation et la maintient impeccable; assure la santé du cuir chevelu et la pousse normale des cheveux.

Traitement complet:

pour un mois. Contre la chute des cheveux, les pellicules rebelles, les plaques chauves et la calvitie.

En vente partout

J'AI MAIGRI

sans aucun danger en 6 jours de 3 kg sans rien avaler. En rec naissance le donne gratuitement simple recette à faire soi-même en secret. Maigrir à volonté de la partie désirée, ou entièrement pour être mince, distinguée et mieux vous porter. Ecrire C.M. STELLA GOLDEN, 47, bd de Chapelle, Paris (joindre 1 timbre, 1 r.p.d.)

9 volumes
in-4^o
reliés.

15
MOIS DE
CRÉDIT

**Rien à payer
d'avance**

pour recevoir au complet la magnifique

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

PAR **GABRIEL HANOTAUX**

de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU-DRONT POSSÉDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACERAIT TOUTES LES PÉRIPÉTIES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

A BONDAMMENT illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, **ENTIÈREMENT ACHÉVÉ ET LIVRABLE IMMÉDIATEMENT**, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.

La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes 0m25 x 0m32, luxueusement reliés vert-amateur, attribués or aux dos, têtes dorées. **60 fr.**
PRIX : 900 fr., réglables par mensualités de 60 fr. au comptant : 850 fr. (1^{er} en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS
CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

BULLETIN à envoyer copié ou signé à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6^e

Veuillez m'adresser (franco en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol. reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom _____

Profession _____

Domicile _____

SIGNATURE :

ci, dans le quartier arabe d'Argenteuil, comme là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, c'est le soir que le Marocain commence à vivre véritablement. L'usine où, durant toute la journée, ils ont dû vivre la même vie mécanique et sans joie des manœuvres a rejeté l'armée des travailleurs. La tête lourde de fatigue, ils aspirent à un peu d'illusion.

Où aller ? Les vastes dortoirs, pleins de vermine, d'où, pour éviter toute discussions ou toutes occasions de drame, les femmes sont rigoureusement exclues, où ceux qui sont dépourvus de papiers d'identité n'ont pas le droit de dormir, n'offrent que la triste vision de leurs murs décrépis, de leurs couvertures crasseuses et que leur atmosphère où se mêlent des odeurs de sueur, de saleté et de parfums à bon marché.

Le cinéma qui, au bout de la rue mal pavée, crevée d'ornières, appelle de ses maigres lumières le public, a sa grosse part de spectateurs indigènes.

Mais ce sont surtout les cafés, les bars qui ont la préférence.

Réunis autour des tables où s'alignent déjà de nombreuses bouteilles de vin, ils



Yassa Slyman, Abdullah, Kassi Hacine et Mohammed ben Haddi (de gauche à droite).

LA BANDE MUSÉLÉE

rité de son père que tout le monde là-bas respectait comme un marabout. C'est moi qui suis le chef ici...

Pour infirmer ces paroles, Si Mohammed ben Ahmar se leva, sortit son portefeuille et en fit voir le contenu : mille francs environ.

La vue des billets fit sortir les Marocains de leur torpeur. Une lueur de convoitise brilla dans les regards et comme Si Mohammed venait de gifler Kassi Hocine qui l'injurait on s'attendit à une bataille. Un silence lourd pesa soudain sur la salle. On sentait qu'un orage était sur le point d'éclater, que des mains, tremblantes de fièvre, étreignaient déjà, au fond des poches, les couteaux aux lames bien trempées.

Debout, face à face, Saïd Hezaguine et Si Mohammed se dévisageaient. Kassi Hocine n'avait pas bougé. Seul, son visage livide attestait l'émotion qu'il contenait :

— Eh bien ! Kassi, lança soudain Saïd, qu'attends-tu pour venger ton honneur ?

Lentement, l'Arabe se leva :

— Pas ici. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure. Mais sache bien, Si Mohammed ben Ahmar, que mon honneur ne restera pas taché ainsi.

Il se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il s'arrêta, se retourna et fit à ses camarades un signe de l'œil. Ensemble les quatre hommes se levèrent, laissant l'offenseur seul à sa table.

Et les heures passèrent. Resté seul, Si Mohammed remâchait sa douleur et sa honte. Il aurait désiré une bataille en public où, devant ses compatriotes, il aurait pu montrer sa force et son courage. Cette vengeance à retardement le vexait et l'inquiétait tout à la fois.

Cependant il n'attacha pas une énorme importance à la menace de ses camarades de beuverie.

— Inch Allah !

Et les jambes lourdes de fatigue et d'ivresse, il se leva, jeta sur la table l'argent de ses consommations et sortit. L'air de la nuit lui fit du bien. La fraîcheur dis-

sipa son ivresse. Il prit, sous un petit abri attenant au débit, sa bicyclette et se mit en demeure de regagner sa maison.

Soudain, un choc violent le fit basculer de son vélo. Il venait de buter dans une corde tendue au travers de la route. Avant qu'il ait pu avoir le temps de se rendre compte de ce qui se passait, des ombres jaillissaient de tous les coins de rue, fondaient sur le manœuvre. L'une d'elles lui porta un violent coup de rasoir qui lui sectionna la gorge d'une oreille à l'autre, une seconde lui coupa profondément deux doigts de la main gauche. Une troisième lui porta plusieurs coups de lime dans le visage, lui perçant les joues de part en part. Puis il fut dépouillé de son argent.

Il simula la mort. Immobile sur le pavé, il vit ses ennemis l'entourer un instant :

— Mon honneur est vengé, dit l'un d'eux.

Et Si Mohammed ben Ahmar reconnut alors la voix de son compatriote Kassi Hacine.

Lorsque les quatre hommes eurent disparu au détour d'une rue, la victime de ce guet-apens se releva avec peine, remonta sur sa bicyclette et partit à l'aventure. Le



Le commissaire Lalo qui dirige la première brigade.

boivent gaiement, essayant d'oublier dans l'ivresse le jour qui vient de finir et celui qui doit commencer.

Dans les fumées de l'ivresse, ils se souviennent de leurs pays, des souks rutilants de lumière et de couleurs, des foules bigarrées entourant les charmeurs de serpents, les conteurs, les marchands de gâteaux. Un disque marocain crache par le haut-parleur — immense gueule de cuivre ouverte au-dessus de la foule des consommateurs — le nasillement d'une complainte mêlée au cri strident des flûtes et des roulements sourds des larges tambours en peau de chèvre.

En cette soirée du 6 août, Saïd Hezaguine, Yassa Slyman, Abdullah, Kassi Hacine, Mohammed ben Haddi et Si Mohammed ben Ahmar fêtaient joyeusement ces quelques heures de liberté et d'oubli, dans le débit « Au Drapeau ».

Tout semblait aller le mieux du monde. Une douce ivresse régnait, précurseur d'un sommeil dont la frontière touchait à celle de l'abrutissement.

— Ici, déclara soudain Si Mohammed ben Ahmar, c'est moi le caïd. C'est moi le plus riche...

Kassi Hacine sursauta et se levant, rougit d'indignation :

— C'est moi qui commande. Mon père était chef de son douar et tenait son auto-

Kassi Hacine lève solennellement la main et jure sur ce qu'il a de plus sacré qu'il n'est pas coupable, comme il jurera, peu après, qu'il est bien l'un des sauvages agresseurs.



Si Mohammed ben Ahmar eut la gorge presque complètement tranchée.

sang ruisselait de sa gorge béante, ses mains étreignaient le guidon. Il allait, pédalant avec peine, croyant toujours avoir à ses trousses ses adversaires.

Comme il arrivait à cinq kilomètres de là, boulevard de Valmy, à Colombes, il sentit soudain une grande faiblesse s'emparer de lui et il tomba à terre.

C'est là que, quelques heures plus tard, le découvrirent des passants qui se hâtèrent de le transporter à l'hôpital.

La première brigade, sous la direction du commissaire Lalo, se mit à la recherche des assassins. Quatre furent arrêtés. Seul, Saïd Hezaguine avait réussi à tenir plus longtemps. Comme tout bon Marocain, ils nient tous leur participation au crime.

Kassi Hacine lève solennellement la main et jure sur ce qu'il a de plus sacré qu'il n'est pas coupable.

Et lorsque, quelques instants plus tard, pressé de questions, mis en présence de ses contradictions, il se rétracte, c'est avec la même solennité qu'il jure maintenant être coupable.

Mais il conserve au fond de son cœur la satisfaction d'avoir vengé son honneur et d'avoir agi comme il le devait, lui, le fils d'un caïd, chef de douar, respecté comme un marabout.

F. DUPIN.



Ils cherchaient quelques heures d'oubli dans un petit débit fréquenté par les Marocains.

A l'angle de la rue Gounod et de la rue du Parc, on retrouva la bague de ben Ahmar dans une flaque de sang.

La puissance des ténèbres

L'épreuve du feu.

Le touriste qui serait passé par là, en ce soir campagnard, fleurant l'odeur de la paille et du foin séché, n'aurait rien remarqué d'extraordinaire : un soir comme beaucoup d'autres soirs, un village comme beaucoup d'autres villages, des hommes comme beaucoup d'autres hommes.

Et même s'il avait parlé aux paysans assis sur le seuil de leurs demeures, il n'aurait rien su du drame terrible qui, depuis dix ans, se jouait dans ce décor tout de douceur et de tranquillité, et qui devait avoir, cette nuit-là, son dénouement : dénouement tragique, mystérieux, hallucinant.

Il n'aurait pas appris la vie de damné de Marius Vachet et des siens sur qui pesait une terrible menace. Il aurait ignoré la haine effroyable qui traquait le malheureux à chaque détour du chemin, à chaque minute de sa vie, l'angoisse qui le tenaillait, qui l'empêchait de fermer les yeux, la nuit, et qui lui faisait soupçonner tout le monde.

Riche propriétaire de la ferme de « la Gaula » qui dresse à flanc de coteau la masse grise de ses bâtiments couronnés de tuiles brunes, Marius Vachet gérait le patrimoine en compagnie de son frère Jean et de sa sœur Victoire. Il appartenait à une famille très ancienne du pays, et plusieurs générations d'honnêtes et vaillants cultivateurs avaient exploité les champs enronnants, agrandi le bien matériel, enrichi la propriété. C'était grâce à eux, grâce à leur labeur quotidien, à leur sagesse, à leur amour de la terre, que les Vachet pouvaient se dire actuellement les plus fortunés des paysans de la commune. Marius se montrait fier de l'héritage des ancêtres et n'avait qu'un désir, l'agrandir encore davantage et le laisser à ses enfants qu'il élèverait dans cet amour du terroir.

Ce fut en 1927 que, pour la première fois, commença à se manifester contre eux cette puissance occulte et maléfique, cette haine irrédoublable qui devait terminer d'une manière tragique et mystérieuse la vie de Marius Vachet.

Un soir d'octobre. Les Vachet, réunis dans la cuisine, achèvent de dîner. Soudain, une lumière illumine la cour.

— Que se passe-t-il ? interroge Victoire.

— Je ne sens rien, riposte Jean.

— Ce doit être une automobile qui monte la route et dont les phares éclairent la cour, intervient Marius.

Cependant, la sœur des deux fermiers se leva à la porte qu'elle ouvre. Un nuage de fumée envahit la pièce. Immédiatement, les deux hommes ont compris : la grange flambe.

Victoire, sur le chemin, pousse des clameurs déchirantes pour alerter les voisins. L'incendie

Tout (de notre envoyé spécial).

Plusieurs coups sonores tombèrent dans le calme du soir. Le clocher de Trept piquait sa flèche aiguë sur un ciel crépusculaire où d'énormes nuages s'accumulaient, précurseurs d'orage.

La porte du « Café Berchut » s'ouvrit et Marius Vachet apparut sur le seuil. Lentement, de son allure lourde et nonchalante de terrien qui semble porter à ses sabots tout le poids de la glèbe, il reprit le chemin du retour, vers Cozance.

Sur le pas des portes, les habitants du village goûtaient la fraîcheur du crépuscule. Marius Vachet allait, saluant les uns et les autres, sur son passage.

Parfois il s'arrêtait, s'appuyait contre un mur de pierres grossières et parlait longuement. Il disait la beauté de ses champs où les moissons étaient déjà couchées sur la terre, ses projets d'agrandissement du cheptel, l'achat d'un char ou d'une moissonneuse.

Puis il repartait, faisant sonner les cailloux de la route sous ses sabots. Comme il sortait de Trept, il vit au loin la chapelle de Cozance, dressée comme un gardien du passé sur un piton rocheux, dominant toute la vallée. Plus bas, dans les vapeurs du crépuscule qui traînaient des écharpes bleues au ras du sol, il devinait l'alignement des gerbes moissonnées, la masse pointue des meules dorées.

Au détour du chemin, il y avait le cimetière. Les paysans de Trept virent l'homme monter paisiblement dans le soir et disparaître derrière l'angle aigu d'un mur de pierres grises.

Quand Marie-Louise Parent accepta de se marier avec Marius Vachet, les lettres de menace redoublèrent.

La rumeur publique, presque unanime, accusa François Durand d'être le coupable.

des proportions énormes. Le foin grésille et se brise en copeaux secs. Dans le poulailler, où l'on a pris naissance, on entend la volaille se débattre et piailler. Lorsque la porte est enfin ouverte, c'est un envol de bestioles à demi enroulées qui s'éparpillent aux quatre coins de la cour, menaçant de communiquer l'incendie aux alentours.

Enfin, dans la nuit, on entend monter la plainte du tocsin. Et lorsque, quelques instants plus tard, les paysans de Trept arrivent à la ferme de « la Gaula », ils peuvent apercevoir Marius Vachet debout sur le faite du toit qui, à grands coups de hache, brise la poutre maîtresse afin d'isoler la maison d'habitation du bâtiment sinistré.

L'incendie était dû à une manœuvre criminelle : cela ne faisait aucun doute. Mais on ne put découvrir le coupable.

Une haine tenace.

— Maintenant, celui qui me hait a su frapper où il fallait. Il menace ma fiancée, Marie-Louise Parent, et sa mère. Mon mariage est rompu.

Accablé, Marius Vachet baissa la tête. Il était à « Café Berchut », à Trept. Une ombre fraîche régnait dans la petite salle du débit et la lumière de midi, que tamisait l'abat-jour de toile, faisait étinceler le zinc du bar et les livres du comptoir du bureau de tabac.

— Tu as encore reçu des lettres anonymes ? demanda M. Berchut en tirant sa barbe blanche.

Le paysan baissa la tête affirmativement et murmura silencieusement : les coudes posés sur la table grasse, la tête entre les mains, il rêvait. Il revoyait le long calvaire gravi depuis le 10 octobre 1923, où, pour la première fois, cette naissance mystérieuse l'avait frappé. D'autres manifestations de cette haine tenace avaient suivi. En 1926, une main criminelle avait essayé de mettre le feu dans la grange que l'on avait bâtie depuis peu. Le 16 août 1928, c'était la nuit au pays. Le matin, à 8 heures, de nouveau, la ferme de « la Gaula » fut la proie des flammes. Dans le village, les paysans endimanchés garnissaient les portes et les fenêtres de guirlandes de papier, de guirlandes de feuillage, piquées de fleurs artificielles, de lampions multicolores. Déjà, les chevaux de bois évoluaient dans la place, à l'ombre du clocher qui, comme une guirlande d'un immense cadran solaire, tournoyait sur le sol rocailleux. Les tirs crépitaient. Les crêpes dorées chantaient au fond des poêles.

Le lourd glas du malheur, une fois de plus, apporta les joyeuses chansons des orgues de village. Cette fois-ci, le bâtiment tout entier brûla. La ferme des Vachet brûla. C'est à peine si l'on put sauver le bétail. Celui qui poursuivait Marius de sa haine pouvait être content : il ne restait plus que des débris fumants, des ruines noircies, des murs démantelés. Pourtant, sa vengeance ne s'arrêta pas en si bon chemin. Quel sentiment de rancune ou de haine poussait le misérable ? Vachet et les siens étaient réfugiés dans une maison située au bas de la montagne, à l'entrée du Grand Cozance. Dans un bâtiment construit à 150 mètres au-dessus de la ferme, se trouvaient les étables et les étables.

Le 9 novembre 1929, nouvelle tentative qui échoua. Quelques jours plus tard, la porte du puits est ouverte à l'aide d'une fausse clé, une barrique contenant 600 litres de vin est défoncée. Le fruit d'une année de labeur est perdu. Le vin coule le long du sentier qui descend vers la route comme l'eau d'un torrent.

Le 2 février 1930, l'écurie est incendiée et deux vaches périssent carbonisées. Cependant, la maison, bâtie sur la côte et par deux fois détruite, est de nouveau debout. Marius Vachet fait construire autour de la cour.

Jean aidait son frère à gérer le patri-
monoine de Co-
zance qui s'a-
grandissait et
s'enrichissait
ans les ans.

une muraille de 1 m. 75 de haut surmontée d'un grillage. La nuit, des chiens-loups, particulièrement méchants, sont lâchés. Cela n'empêche pas de nouvelles tentatives de se produire. Durant la nuit, des pierres garnies de mèches d'amadou allumées sont lancées dans la direction du fenil. Mais la distance est grande. Le criminel n'atteint pas son but.

Il y a quatre ans environ, Marius Vachet décida d'épouser Marie-Louise Parent. C'était une forte fille des champs, sérieuse et active, qui aidait sa mère et son frère à administrer une petite propriété au Petit Cozance. C'est alors que des lettres anonymes affluèrent à la ferme de « la Gaula ».

« Renonce à épouser cette fille ou on te fera ton affaire... » « Fille du pays, car ta tête est en jeu... » « Souviens-toi des incendies... » « Si tu t'obstines à fréquenter Marie-Louise Parent, ce sera la ruine et la mort pour toi... » Telle était, en substance, la teneur de ces lettres misérables, écrites d'une écriture maladroite et abondamment fleuries de fautes d'orthographe.

Les lettres venaient à la ferme soit par la poste, soit par des moyens plus mystérieux. On en trouvait sur les bidons de lait, déposés chaque soir à l'entrée de la ferme, après la traite des vaches, épinglées au portail, attachées aux cepts de la vigne, placées à l'interstice de deux chemins où, fatalement, devait passer l'un ou l'autre des Vachet.

Ceux-ci vivaient dans la terreur. A plusieurs reprises, la date du mariage de Marius et de Marie-Louise Parent fut reportée. Mais il n'était jusqu'alors nullement question de rompre les fiançailles. Les deux jeunes gens tenaient l'un à l'autre et les familles étaient d'accord.

Des tentatives d'incendie se produisirent alors chez les Parent. A leur tour, ils reçurent des lettres anonymes.

« Madame,

« D'après la rumeur public j'ai appris que vous et un homme vous m'avez sali au point de ce qui arrive chez Vachet. Je vous ferai voir que je suis au si honnête que vous puis ce vous me prenez pour un bandit et bien je vous dire que vous passerez par mes mains. A votre fils je lui promet les cendres, à votre fille la mort. »

Prises de peur, les deux femmes décidèrent d'abandonner cette idée de mariage. Aussi lorsque, vêtu de ses habits de fête, Marius se présenta le dimanche suivant chez sa fiancée, on ne le reçut pas.

Il repensait à tout cela dans l'ombre de ce petit débit campagnard, à cet ennemi invisible dont il n'avait jamais vu le visage, mais qu'il sentait sans cesse à ses côtés. Il ne savait d'où venait la menace et se débattait en vain dans la nuit de l'angoisse pour parer le coup qu'il sentait imminent.

Il frappa violemment la table, de son poing large et puissant :

— Si je pouvais seulement le voir, face à face. Nous pourrions nous expliquer. Je suis de taille à le défendre.

Il s'était levé, hombant le torse :

— Mais cette incertitude, ce mystère, cette menace continuelle, c'est trop dur... Non, il faut que je le trouve, celui qui me poursuit de sa haine incompréhensible... et alors...

Les proies du mystère.

Un poing ébranla la porte de M. Berchut. Celui-ci se réveilla en sursaut, se leva et vint à la fenêtre. On entendit les volets rouler sur leurs gonds.

— Qu'y a-t-il ?

Une voix monta dans l'ombre :

— Ici, Jean Vachet. Vous ne savez pas où se trouve Marius ?

— Il est venu hier soir acheter du tabac. Nous avons trinqué ensemble. Puis il a pris la route du retour.

— Il n'est pas rentré à la maison...

Le lendemain matin, tout le village sut que Marius Vachet avait disparu.

Fugue ? Suicide ?

— Non, répondit d'une voix unanime la population de Trept et de Cozance. C'est l'auteur des lettres anonymes qui a mis ses menaces à exécution.

En effet, tout le monde se souvenait que, malgré les avertissements réitérés du mystérieux correspondant, les relations s'étaient renouées entre Marius et Marie-Louise Parent. Bien plus, le mariage devait être fixé au dimanche 7 août. Le fermier de « la Gaula », en effet, avait pensé qu'il était ridicule de céder à des lettres de menaces.

Qui était l'auteur du crime ?

Là aussi l'opinion publique fut unanime :

— C'est François Durand, cria-t-on aussitôt.

François Durand était le cousin-germain des Vachet. A la suite de mésentente familiale, il s'était brouillé avec ceux-ci. Durand avait été accusé d'avoir écrit les lettres anonymes. Il avait été un instant inquiété par le parquet de Bourgoin, incarcéré à la maison d'arrêt, puis relâché, faute de preuves.

Depuis cet incident, le cousin des Vachet était venu se réfugier près de son frère, Jean Durand, hôtelier à Genas, laissant la ferme aux soins de sa belle-mère, de sa femme et de son jeune fils. Or, le soir de la disparition de Vachet, on avait vu Durand au village. Il était venu en automobile, avec son frère et son neveu, un enfant âgé de dix ans.

On avait besoin de lui pour les moissons : deux femmes et un gamin n'avaient pas l'autorité nécessaire pour mener l'opération. Puis, le soir venu, les travaux terminés, il avait repris le chemin de Genas.

Sa route croisait celle qu'avait prise Marius Vachet. Il n'en fallut pas plus pour déclarer que Durand avait assassiné le fermier de « la Gaula » et qu'il avait emmené son cadavre dans sa voiture pour le faire disparaître dans un des nombreux étangs qui dorment au fond des vallons sous leur manteau de juncs et de nénuphars.

L'enquête de la gendarmerie de Crémieu établit l'emploi du temps des Durand, prouva qu'ils n'avaient pas eu le temps nécessaire de commettre ce crime et que, d'autre part, la présence d'un enfant d'une dizaine d'années rendait cette hypothèse encore plus invraisemblable. Quel criminel irait s'encombrer d'un témoin pouvant devenir dangereux et gênant par son ingénuité ?

— Qu'importe ! déclara l'opinion publique, de plus en plus excitée contre les Durand. Ils ont payé quelqu'un pour commettre ce crime et l'exécuteur c'est...

■ ■ ■

Ici, nouveau coup de théâtre !

Après l'incendie du 16 août 1928, on avait arrêté le jeune Joseph Giroud, âgé de dix-sept ans, qui avoua être l'auteur de celui-ci, ainsi que de celui qui, en 1923, avait détruit la grange. Il avait douze ans à cette époque.

Joseph Giroud vivait avec sa mère et sa sœur dans une ferme située au-dessus de celle des Vachet. C'était un mauvais garçon qui prenait un malin plaisir à faire le mal. N'avait-il pas, un jour, à l'aide de son couteau de poche, coupé cent quarante-huit pieds de vigne dans le champ d'un voisin ? Mais il semblait psychologiquement impossible qu'il eût commis ce double incendie de « la Gaula » sans y avoir été poussé.

Interrogé, il ne voulut rien révéler. Aux Assises de l'Isère, il fut acquitté comme ayant agi sans discernement, puis envoyé en maison de correction à Aniane, d'où il ne sortit que pour s'engager dans un régiment d'artillerie, en Algérie.

Dans les lettres qu'il écrivait à sa mère, parmi les promesses de s'amender, parmi les regrets de ses mauvaises actions de jadis, revenait cette plainte qui, parfois, prenait l'allure d'une menace : « De payer pour les autres, moi j'en ai marre. »

Quel secret cachait le petit Giroud derrière son front têtu et son regard sournois ? Avait-il écopé pour d'autres dans ces tragiques affaires d'incendies criminels ? S'agissait-il de la triste histoire d'inceste qui avait soulevé, quelques années auparavant, le scandale dans ce petit coin du Dauphiné ? Joseph Giroud avait-il endossé cette paternité d'un enfant mis au monde par sa sœur pour couvrir la faute d'un homme marié, un voisin des Giroud et des Vachet ?

Il y a deux mois environ, l'engagement de l'incendiaire prenait fin.

— Envoie-moi 700 francs, écrivit-il à sa mère, afin que je puisse rentrer à Trept.

Mme Giroud opposa un refus catégorique :

— Tu n'auras pas un sou. Reste où tu es. Le mieux que tu aies à faire, c'est de prendre un nouvel engagement. Je ne veux plus te revoir.

Joseph Giroud quitta son corps d'armée en Algérie. Est-ce lui qui, revenu en cachette, a combiné l'enlèvement de Marius Vachet ? Mais pour quelles raisons ? Sur les ordres de qui ? Pour satisfaire peut-être la haine de ce mystérieux inconnu qui a incendié les propriétés des Vachet, même après le départ de Giroud ; qui a empoisonné un soir les chiens avec du cyanure de potassium ; qui a écrit les ignobles lettres d'injures, de menaces et de mort !

Dans la ferme des Vachet, maintenant privée de l'un de ses maîtres, Jean et Victoire promènent leurs ombres inquiètes. Est-ce l'angoisse d'un nouveau méfait que l'on voit sourdre au fond de leur regard ou le mystérieux appel d'un secret qu'ils ne veulent pas dévoiler.

Et là-haut, à la cime de la montagne, la fille Giroud dresse sa silhouette tragique et déformée par l'attente d'une maternité prochaine. Elle aussi sait, mais clôt ses lèvres pâlies sur son secret.

Vachet, Durand, Giroud : trois points d'un cercle mystérieux.

Les inspecteurs Née, Triffe et Rochat, de la brigade mobile de Lyon, les gendarmes de Crémieu, sous la direction du brigadier Dubois, essayent de découvrir la clé de l'énigme. Vainement. La puissance des ténèbres pèse sur toutes les nuances, ferme toutes les bouches.

Et ce n'est peut-être que très tard, près d'un lit d'agonisant, que naîtra, entre deux râles, la confession d'un coupable et que sera connue la fin de Marius Vachet.

Etienne HERVIER.

C'est grâce à Victoire Vachet (ci-contre) et à ses frères, grâce à leur labeur quotidien, leur sagesse et leur amour de la terre, qu'ils pouvaient se dire les fermiers les plus fortunés du pays.



Les enquêteurs vinrent interroger la fille Giroud et son mari qui somnolaient dans un pré.

DIVERS FAITS

Zone de la mort

Il n'est pas tout à fait un drame du milieu, puisqu'on entend par « milieu » l'organisation des grands barbeaux de Montmartre, des trafiquants de femmes et de drogue. Mais, en marge de ce « milieu », sorte d'aristocratie de la pègre, il y a d'autres milieux plus misérables, qui ont leur cour des miracles sur les boulevards extérieurs. Comme il y a des filles à cent sous, il y a des souteneurs pour ces filles-là.

Près de la porte d'Italie, sur la zone, au 8 de la rue Blanqui, il y a une baraque en planches. Depuis quelque temps, elle était vide. La locataire, Florence Renaud, qui avoue la profession de « ménagère », mais n'en pense pas



Au commissariat de Maison-Blanche, Camille Martin (à droite) et la vieille Taurine, sa mère.



L'inspecteur Robaglia, chargé de l'enquête, fit comparaître tous les témoins à son bureau.

ls étaient en amicale conversation.

Massenot, furieux, s'avança vers le groupe. Les injures, les vociférations s'entrecroisèrent.

A la fin, Camille Martin s'élança vers la rivale et entreprit de lui découper le visage à coups de couteau. Massenot sortit son revolver et ouvrit le feu. Raoul riposta.

Quelques minutes après, un car de Police-Secours déversait ses agents rue Blanqui. On put dénombrer le tableau.

Massenot et Léon Henri étaient étendus ensanglantés. Henri devait mourir en arrivant à l'hôpital.

Raoul de Villejuif s'était enfui. On l'a arrêté le lendemain.

Tout ce monde passera aux assises. On peut préjuger du résultat. Les jurés parisiens ont un tarif pour les drames du milieu. 10 ans de travaux forcés.

M. LECOQ.

moins, était à Fresnes, pensionnaire de l'Etat, pour quelques peccadilles sanctionnées par la correctionnelle.

Elle revint l'autre jour. Le soir même, elle rencontra un garçon du quartier, René Massenot, ouvrier sans travail. Ils s'étaient connus autrefois. Ils refirent connaissance et la gaillante Florence invita Massenot à venir la voir, jeudi, à l'heure du dîner. Il y aurait du vin blanc, et le reste.

Massenot avait été longtemps l'amant d'une autre « ménagère », Camille Martin, qui, furieuse de se voir délaissée, avait décidé, sauf de pouvoir empêcher Massenot de la tromper, au moins d'abimer sa rivale.

Elle convainquit à sa cause quelques amis, d'abord sa mère, la vieille Taurine, puis un manœuvre en chômage, Léon Henri, enfin un « vrai de vrai », un « sévère », interdit de séjour et récidiviste, revenu du bagne, la terreur du quartier, Raoul Devère, plus pittoresquement appelé Raoul de Villejuif.

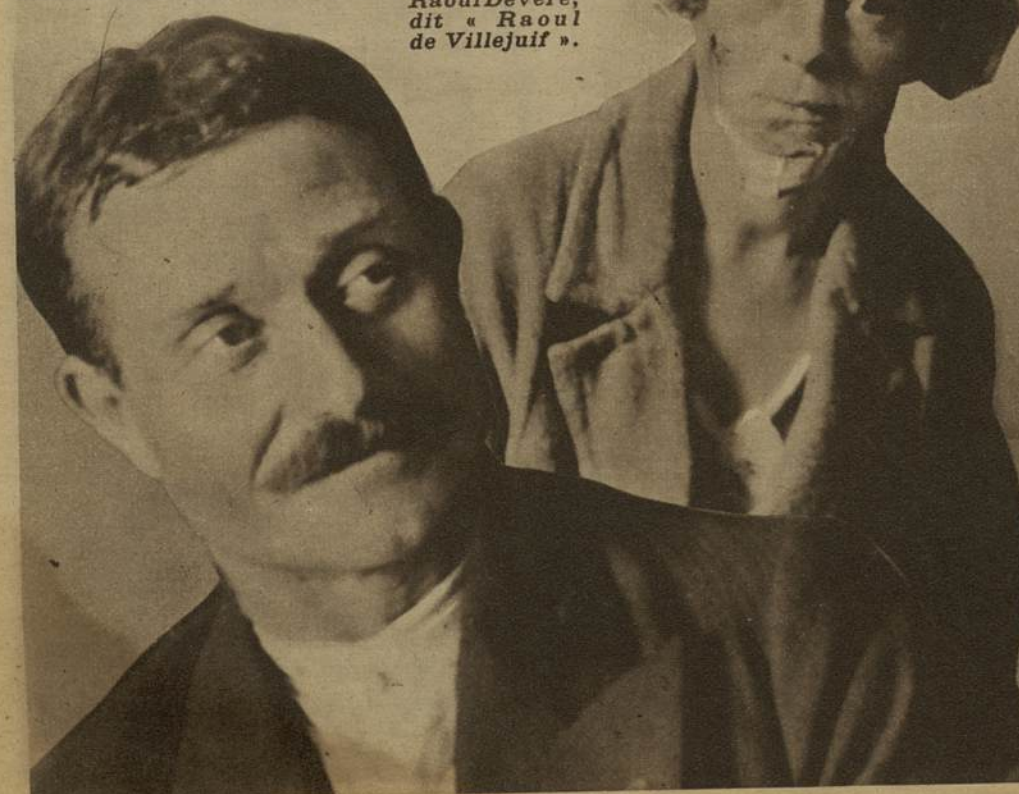
L'expédition punitive arriva vers huit heures et demie, devant la baraque. On frappa. Il y eut à l'intérieur un remue-ménage, des chuchotements.

Impatient, Raoul fit sauter la porte d'un coup de pied. Du fond de la pièce, Massenot et Florence se levèrent du lit où



Près de la porte d'Italie, sur la zone, le quartier Blanqui est devenu une sorte de Cour des Miracles.

Florence Renaud et le repris de justice Raoul Devère, dit « Raoul de Villejuif ».



EN RECLAME

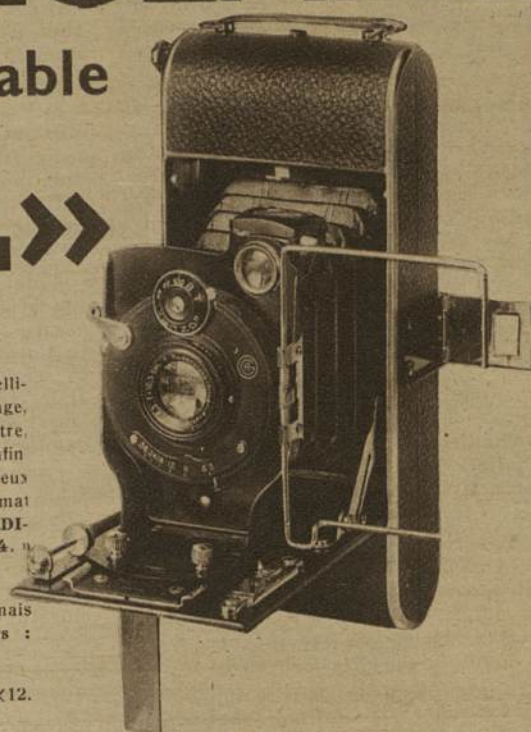
Frs: 288. », payable

Frs: **24. »**
par mois

N° 11. — Appareil « RÊVE IDÉAL » pour pellicules 6x9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, viseur iconomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6,3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288 », payable Frs : 24. » par mois.

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 x 11. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

N° 4. — Appareil photo pour plaques 9x12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois



DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE SOUSCRIPTION D. 14

Je prie la Maison Girard et Boitte, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco un appareil photographique n° _____ de _____ fr., payable _____ fr. par mois, que je paierai en 12 mois au compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à _____ le _____ 193 _____

Nom et prénom _____

Profession _____

Domicile _____

Département _____

Gare _____

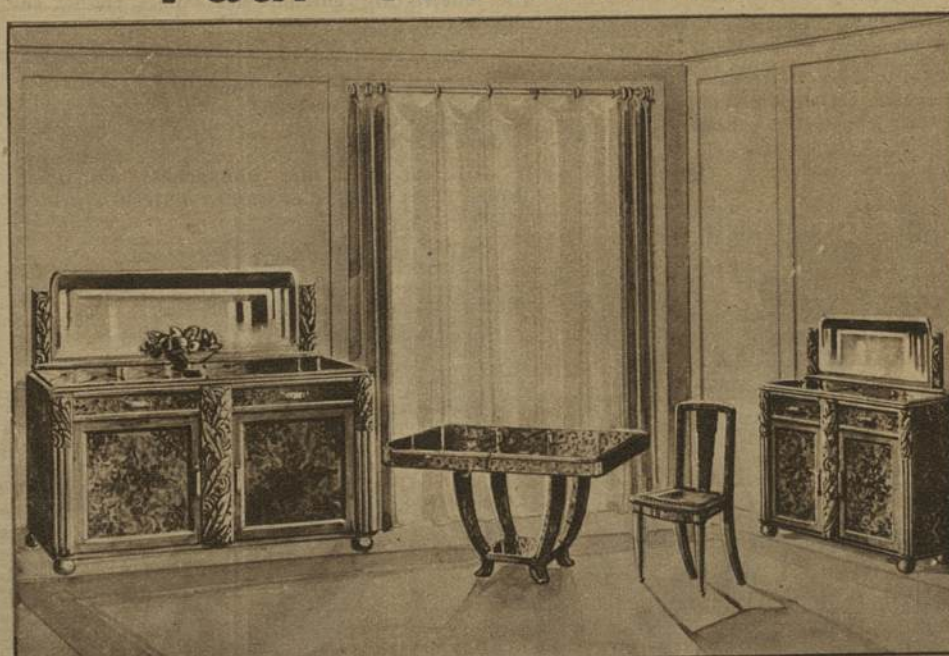
Signature : _____

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2°)

Concours France sans diplôme : 21 Novembre 1932.
Age : 23 à 30 plus serv. mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les
CHEMINS de FER
Traitements : 30.000 à 75.000 francs. Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7°.

7 frs BONNE MONTRE
heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne. Garantie 6 ans... 7 frs
Chronomètre antimagnétique... 14 frs
Bracelet homme, cadran lumineux... 14 frs
Bracelet dame, plaqué or ou argent... 25 frs
Eno. contre remboursement - Echange admis
Fabrique E.V. KOMLOR à Morteau près Besançon

Meubles signés Paul GIORDANO



Salle à manger n° 20, en acajou massif : 3.600 francs.

Dans les Nouvelles Créations de M. Paul GIORDANO, on remarque qu'un meuble moderne n'est pas nécessairement un objet baroque aux lignes volontairement bizarres, inspiré par le seul désir d'étonner et de faire nouveau. Par ses conceptions personnelles, les Meubles signés Paul GIORDANO ne se démodent pas. Ils restent la plus belle réalisation appropriée à la nécessité de la vie contemporaine qui aime tout ce qui est sobre, pratique et confortable. C'est aux prix de Meubles courants que vous pouvez acquérir des Meubles d'art, cela en vous adressant directement aux Etablissements

Paul GIORDANO

USINES ET EXPOSITION :
22, Rue Marsoulan, PARIS

Téléphone : DIDEROT 04-28

Sur présentation de cette annonce, il sera consenti pour toute commande un escompte de 5 %.

Une revue illustrée « NOS MEUBLES » n° 74 est envoyée sur simple demande.

Durant toute l'instruction, Mathieu garda cet air cynique qu'il avait arboré en face du cadavre de sa victime et du désespoir de sa belle-sœur.

Mulhouse (de notre correspondant particulier).

Le train de Mulhouse déversa sur le quai de la gare Saint-Louis sa cargaison quotidienne de voyageurs. C'était un matin de mars. Le jour se levait, gris et terne, dans la brume. Un homme d'une trentaine d'années sortit parmi la masse des voyageurs. Large d'épaules, engoncé dans un épais pardessus, l'homme allait rapidement. Au fond de ses poches, il palpitait nerveusement un revolver.

Fernand Mathieu, natif de Thaon, dans les Vosges, ancien peintre en bâtiments, mais vivant depuis longtemps dans les milieux interlopes de Mulhouse, où il s'était fait dans l'armée des souteneurs une solide réputation de brute, toujours prêt à faire un mauvais coup, venait demander à sa femme de reprendre la vie commune.

Lassée des brutalités de celui-ci, écœurée de ses débauches, Mme Mathieu était venue chercher auprès de sa sœur et de son beau-frère, Mme et M. Denzer, le calme et la douceur d'un véritable foyer.

Dans cette famille où régnait l'harmonie la plus complète, que des enfants égayaient de leurs jeux et de leurs rires, elle oublia bien vite les heures terribles de sa vie passée, les promenades sur les trottoirs de Mulhouse où son mari l'obligeait, sous la menace du rasoir et de la hache, à se prostituer, les scènes de fureur de la brute déchaînée par les beuveries et les brutalités qui marquaient encore sa peau de traces bleues.

Et voici que, subitement, dans un matin morne d'hiver, son persécuteur apparaissait de nouveau devant elle. Il avait frappé violemment contre le volet de fer de la chambre. M. Denzer, qui se préparait à partir pour son travail, leva celui-ci :

— Que veux-tu ?

— Voir ma femme...

— Va-t-en !

— Je ne puis plus vivre sans elle. Laisse-moi lui parler deux minutes...

Après avoir refusé quelques instants, M. Denzer consentit à l'entrevue. Toutefois, il ne permit pas à Mathieu de pénétrer chez lui. Il appela sa belle-sœur qui vint à la fenêtre.

— Tu vas faire tes bagages, lui déclara Mathieu, et rentrer immédiatement à Mulhouse !

La malheureuse refusa catégoriquement : — Je ne veux plus reprendre cette vie d'enfer que tu m'as faite, je ne veux plus recommencer à me prostituer pour toi. Ici, j'ai trouvé la

Quand la brute voulut pénétrer dans la maison, M. Denzer lui barra sans hésitation le chemin.

Mme Mathieu (ci-contre) était venue chercher auprès de sa sœur le calme et la douceur d'un véritable foyer.

LA BRUTE

en voir de toutes les couleurs.

On procédait aujourd'hui à une confrontation entre Mathieu et sa femme. Celle-ci fit son entrée. Dans ses vêtements de deuil, elle semblait affreusement pâle. — Greffier, donnez à l'inculpé la déclaration du témoin, Mme Mathieu.

De sa voix monotone, le fonctionnaire débita les griefs formulés par la malheureuse épouse de l'assassin et le récit du meurtre de Denzer.

A plusieurs reprises, Mathieu injuria violemment sa femme. Puis il sembla se calmer. Il écoutait maintenant d'un air dégagé, un sourire de dédain aux lèvres.

Et, soudain, avant que quiconque ait pu prévoir son geste, il se jeta en avant, saisit sa femme au cou, puis, de sa main restée libre, lui enfonce dans la gorge un couteau.

Un flot de sang jaillit de la blessure béante. On emporta, râlant, la nouvelle victime de la brute. Et l'on sut plus tard que le criminel avait troqué, contre quatre cigarettes, un couteau appartenant à son co-détenu, un nommé Weller.

■ ■ ■

Le 6 juillet 1932, Mathieu comparut aux Assises du Haut-Rhin. M. Viau présidait. M. Marchal soutenait l'accusation. M. Obringer assurait la défense. L'assassin continua à conserver pendant les débats son attitude détachée et ironique. Il fut condamné à mort.

En attendant que sonne l'heure du châ-timent, il passe son temps à rêver.

Il se souvient des femmes qu'il a aimées, de cette petite Germaine Collin, qu'il enleva au pays natal, qu'il emmena à Toulon, qu'il prostitua dans les lupanars à matelots et qu'il abattit de deux balles de revolver. La jeune femme n'en réchappa que par miracle.

Et de Marthe Mock, qu'il épousa et dont il eut deux enfants, qu'il brutalisa et qui dut s'enfuir très loin pour ne pas subir un sort tragique.

Enfin, il revoit, dans une hallucination lancinante qui revient sans cesse, le corps sanglant de son beau-frère, râlant sur le sol et lui prédisant une fin tragique, et la gorge béante de sa femme...

Et, tremblant, il baisse la tête, ne pouvant échapper au destin mérité et qui l'attend, dans une aube semblable à celle de son crime.

Charles KIRMANN.

— Faites entrer Mathieu, ordonna M. Girod, le juge d'instruction.

Le meurtrier de Denzer pénétra dans le cabinet du magistrat. Il avait toujours ce même air cynique et rigoleur qu'il avait arboré en face du cadavre de sa victime et du désespoir de Mme Denzer. Cette attitude avait révolté les enquêteurs et jusqu'aux journalistes, habitués cependant à

Mathieu escalada la première fenêtre à droite pour rentrer chez son beau-frère. Le parquet de Mulhouse sur les lieux. A droite, le juge d'instruction M. Girod. Mathieu explique cyniquement au juge comment il tira une première balle à travers la fenêtre.

DEPUIS



L'ARRESTATION de Maucuer met un terme définitif aux exploits et même à l'existence de la bande de gangsters marseillais qui était entrée au premier plan de l'actualité, il y a cinq mois, de façon éclatante.

Depuis l'affaire Bonnot, on peut dire qu'on n'avait plus revu en France une pareille perfection dans l'organisation du crime, une telle audace dans le coup de force, une telle férocité dans l'assaut contre la société. Il ne manque même pas, pour comparer les deux affaires, ce grain de passion anarchiste qui animait les compagnons de Bonnot et dont ceux de Maucuer songent, paraît-il, à s'excuser. La carrière de la bande à Bonnot fut plus longue, plus tragiquement célèbre parce qu'ils eurent plus de temps devant eux, qu'ils ne furent identifiés, puis arrêtés, qu'après avoir eu le loisir de préparer et d'exécuter une série d'opérations de grande envergure. Maucuer et les siens furent dispersés et traqués dès leur première sortie. C'est à cela que les nervis doivent peut-être de ne pas avoir atteint la terrifiante renommée de leurs maîtres.

Il y a vingt ans, juste. L'attentat de la rue Ordener, l'attentat de la banque de Chantilly, le double crime de Thiais, l'assassinat de l'agent de la place du Havre... L'intellectuel Callemmin, le sentimental Garnier, le brutal Carrouy, le fils de famille Vallet, le mystique Soudy, enfin le méticuleux et froidement féroce Bonnot, réfugié dans l'appartement des deux anarchistes au cœur et à la cérébralité déréglée, Kibaltchiche et Rirette Maitrejean... Le directeur de la Sûreté Jouin abattu par Bonnot. Bonnot à Choisy, Garnier et Vallet à Nogent-sur-Marne, traqués, cernés dans leur maison, tués comme des bêtes fauves, après une résistance acharnée et un siège de deux jours... Le procès monstre, Callemmin, Simentoff et Soudy guillotins ensemble... Cette funeste épopée de l'armée du crime ne peut pas être dépassée en dramatique ni — il faut bien le dire — en grandeur. Mais c'est à elle qu'inévitablement, vingt ans après, on est obligé de penser devant le récit des exploits de la bande à Maucuer.

■ ■ ■

Au mois d'avril dernier, la Sûreté marseillaise était prévenue, par des indicateurs, qu'une bande préparait un coup contre le bureau de postes de Saint-Barnabé. On établit une souricière, d'abord composée de cinq policiers. Puis, à mesure que les jours passèrent, la surveillance se relâcha un peu, la Sûreté ne pouvant mobiliser cinq des siens pour une fin si problématique. Le 21 de ce même mois, il n'y avait plus que trois inspecteurs dissimulés dans une petite pièce attenante à la grande salle du bureau

La bande de Maucuer vint en automobile livrer l'assaut au bureau de postes de Saint-Barnabé.

de postes. A sept heures, le soir, les employés partirent. Les trois inspecteurs bavardaient gaiement dans leur cachette, prêts à sortir quand les grilles seraient verrouillées. C'étaient les trois agents de la Sûreté, Thibou, Cambours et Saint-Pol.

A ce moment, une automobile stoppa au bord du trottoir. Pendant que celui qui conduisait restait au volant, quatre autres envahissaient le bureau. Ils étaient masqués de loup noirs et brandissaient des revolvers. La première personne qui les vit, une employée, Mlle Reynaud, se précipita dans l'arrière-boutique pour prévenir les policiers. Ceux-ci bondirent hors de leur cachette. Mais à peine arrivaient-ils dans la grande salle qu'ils étaient accueillis par un véritable feu de salve. Deux d'entre eux tombaient. Le troisième, Cambours, qui avait reçu deux balles dans le ventre et une autre dans la poitrine, ne s'en jeta pas moins sur un des bandits. Les assaillants reculèrent jusqu'au trottoir et sautèrent dans leur auto qui démarra à toute vitesse. Le quatrième, pour se dégager de l'étreinte d'un inspecteur, lui avait en vain tiré, à bout portant, une balle dans la bouche. Couvert de sang, le malheureux Cambours employait ses dernières forces à s'accrocher à son meurtrier dont il paralysait les mouvements. Toute la scène avait duré à peine une minute. Des voisins accourus, puis des agents alertés maîtrisèrent définitivement le malfaiteur, relevèrent les blessés et organisèrent la poursuite de l'auto. Thibou avait été tué sur le coup. Saint-Pol et Cambours expirèrent pendant qu'on les transportait à l'hôpital. L'auto demeura introuvable.

L'affaire, on se le rappelle, souleva une violente émotion. Ainsi même, il ne suffisait plus d'être prévenu à l'avance des tentatives des bandits pour pouvoir les museler à coup sûr. La souricière n'était funeste que pour ceux qui l'avaient tendue. Il s'en était fallu de l'héroïsme presque surhumain de Cambours pour que la bande disparaisse sans perdre un homme, sans laisser de trace. La Sûreté marseillaise, qui voyait tomber dans l'aventure trois des siens, jura de se venger. Le bandit arrêté s'appelait Mancini. Lui et l'enquête faite autour de son passé et de ses habitudes fréquentations permirent d'identifier et de reconstituer la bande toute

entière. Elle était commandée par un redoutable malfaiteur, Maucuer, repris de justice bien connu de l'identité judiciaire, nerveux respecté dans les bars du Vieux-Port et des quartiers réservés. Il y avait encore ses lieutenants, Falcetti et Fusco, et, enfin, Joulia, un ancien employé de la gare de Marseille, qui avait acquis ses lettres d'introduction dans la bande, quelques mois auparavant, en leur facilitant le pillage d'un train près d'Avignon. On lança un vaste coup de filet sur toute la région. Un soir,

Maucuer sentait se resserrer autour de lui l'impitoyable filet. Il savait bien qu'il ne pourrait pas subsister longtemps dans les bas-fonds de Marseille, où il était à la merci d'un indicateur, d'un traître. D'ailleurs, l'héberger devenait trop dangereux pour que ceux sur lesquels il avait le plus de raison de compter ne commencent pas à lui venir en aide avec quelque répugnance. Il resta des journées entières réfugié dans des galeas ou dans quelque chambre de maison close. Bientôt, il ne put plus, la nuit, frapper à une porte d'amis sans craindre de se voir refuser un refuge. Encore quelque temps, et il en fut à chercher du pain. Alors, il s'en fut comme une bête poussée hors de la forêt par l'incendie. On le vit rôder, à la fin du mois de juillet, du côté d'Avignon, qu'il avait dû gagner à pied, se traînant le long des fossés, frappant à la porte des fermes en demandant du pain. La police crut bien, à ce moment, que l'homme affamé et exténué était à sa merci. Mais, dans un dernier sursaut d'énergie, Maucuer réussit encore à se couler l'étreinte et disparut.

Il avait, d'ailleurs, de bonnes raisons pour chercher asile de ce côté-là. Il avait, depuis quelques années, une maîtresse, la seule femme, sans doute, qu'il ait aimée, parmi toutes ses aventures professionnelles, et qui d'ailleurs le lui rendait bien, Elisabeth Carbonel.

Quelques mois auparavant, au moment

une semaine après l'attentat, la Sûreté fut prévenue que Maucuer, Falcetti et Joulia étaient en train d'essayer de se procurer du pain dans la banlieue de Marseille. Ce fut une véritable chasse à l'homme.

Les trois fuyards gagnèrent la campagne, traqués par les inspecteurs et les gendarmes. Au bout d'une heure, Falcetti et Joulia, exténués, se rendirent. Mais la nuit était venue, Maucuer ne fut pas retrouvé. Lui et Fusco restaient donc libres. Mais, séparés l'un de l'autre, sans argent, que pouvaient-ils faire ? Toutes les routes étaient barrées. Toutes les polices du monde possédaient leur signalement. Ils vécurent quelque temps dans Marseille même, cachés par des amis, errant dans les bars des quartiers louches. Mais la position pour eux devenait intenable. Fusco réussit à se cacher dans la cale d'un petit voilier espagnol qui prit la mer sans qu'il ait été découvert. Il pensait bien pouvoir sortir de sa cachette au terme du voyage, qui était Barcelone, et se perdre dans la grande ville espagnole. Malheureusement pour lui, un matelot l'aperçut, prévint le capitaine qui livra Fusco à la police espagnole. Celle-ci l'identifia et le remit entre les mains de la Sûreté française. C'était le 15 juin. Deux mois s'étaient écoulés depuis la tragédie de Saint-Barnabé. Patiemment, la police avait réussi à reconstituer le drame, à identifier toute la bande, à forcer, l'un après l'autre, les bandits. Seul, Maucuer, le chef, le plus dangereux, le plus intéressant, restait introuvable.

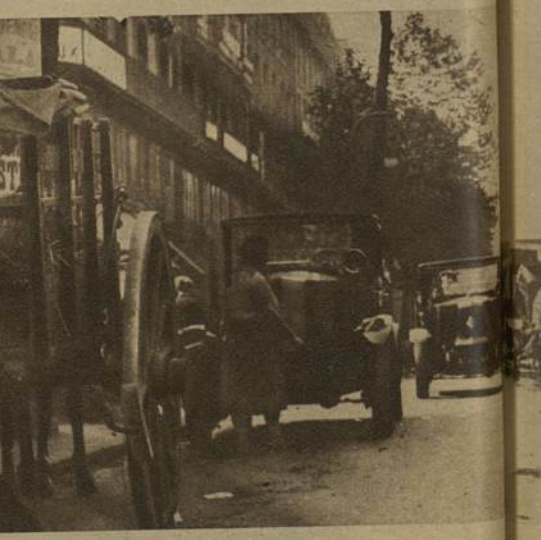
Le cordonnier Chauvet avait été autrefois, à Marseille, un compagnon d'idées du père de Maucuer.



Le contrôleur général Ducloux, les communistes (de gauche à droite) tendirent la snière



Maucuer vint d'abord rue de Meaux classé habitait son amie.



Tandis que les inspecteurs surveillaient l'échoppe du cordonnier Chauvet, 133, avenue du Maine, Maucuer sortit par la porte de l'immeuble voisin, 135, et courut s'engouffrer dans un taxi.

Parvenu boulevard Sébastopol, au cœur ralenti un instant et le bandit pro-

BONNOT...

l'assaut de ce pillage de train à Avignon dont j'ai déjà parlé, Elisabeth Carbonel fut inculpée de complicité et condamnée par contumace. Après l'attentat de Saint-Barnabé, elle avait été prise dans le coup de la police marseillaise. Mais on s'était compté, assez rapidement, qu'elle n'était tout du crime, et on l'avait relâchée. Pourtant, on avait profité de l'occasion pour faire purger sa contumace, et elle avait passé devant les Assises du Vaucluse, le fin de mois de juillet. Elle y avait été acquittée. Maucuer, qui savait cela, rôda autour du Palais de Justice, l'espoir de la voir et de lui parler. Mais il continuait à voir des policiers rôder autour d'elle, il n'osa pas se montrer; entre-temps, elle-même regarda-t-elle, sans maître son amant, le vagabond déguisé et hirsute qui attendait devant la pri-

l'appartement qu'elle possédait depuis plusieurs années, où, d'ailleurs, Maucuer avait habité quelque temps avec elle, rue de Meaux. Une semaine passa. Maucuer arriva à Paris. Comment y parvint-il? C'est un point qui n'a pas encore été élucidé. Toujours est-il que le vagabond affamé d'Avignon se retrouve, une semaine plus tard, à Paris, vêtu de neuf, son énergie retrouvée. Il va droit rue de Meaux. C'est là,



Et, vingt ans avant, la bande Bonnot venait également en auto assiéger une banque de Chantilly.

de la Sûreté générale crut bon de se déplacer. Il y avait là le contrôleur général Ducloux, les commissaires divisionnaires Bayard et Hennett, les inspecteurs Courtois, Menneret, Reymann et Hurtaud. A six heures, les policiers étant à l'affût devant la maison dans deux automobiles et, Maucuer ne sortant toujours pas, le contrôleur Ducloux décida de donner l'assaut avec le concours des services spéciaux de la Préfecture de Police. Il fit donc demander du renfort et la brigade des gaz. C'est à ce moment qu'Elisabeth Carbonel sortit et héla un taxi. Au même moment, Maucuer bondit littéralement dans la rue, s'engouffra dans la voiture où était déjà sa maîtresse et qui fila dans l'avenue du Maine. Tout ce que la police avait combiné se trouvait pris en défaut. Il fallait chasser. Le commissaire Bayard et deux inspecteurs, qui étaient eux-mêmes en taxi et perdirent du temps au début, furent rapidement distancés. La seule puissante limousine de la Sûreté, dans laquelle était le contrôleur Ducloux, le commissaire Hennett et l'inspecteur Courtois, réussit à suivre le taxi jaune de Maucuer.

Depuis le début, d'ailleurs, le bandit se savait filé. Il s'était accroupi sur la banquette arrière, et les policiers pouvaient voir devant eux, à quelques mètres, encadré dans la vitre arrière du taxi, le visage du bandit rendu plus livide encore par la courte barbe noire qu'il avait laissé pousser pour se rendre méconnaissable.

Au carrefour Sébastopol-Turbigo, Maucuer arrêta le taxi, sauta à terre et s'enfuit sur le boulevard. Derrière lui, les trois policiers essayaient de l'encercler et d'ameuter la foule contre lui. Maucuer se retourna, brandit un revolver. Le commissaire Hennett tira en l'air. Un agent de la circulation, qui se trouvait là, se retourna au bruit de la détonation, vit un homme qui courait, un revolver à la main et, d'un réflexe rapide, l'assomma avec son bâton. Maucuer essaya de se relever, sortit un second revolver de sa poche. A ce moment, les trois policiers tombaient sur lui. Maucuer tira bien, mais ce fut lui-même qui se transperça la cuisse d'une balle.

■ ■ ■

Il est huit heures du soir. Les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu viennent de déclarer la blessure de Maucuer légère. L'auto de la police l'emporte au Dépôt, mais revient peu après, les fonctionnaires méticuleux du Dépôt ne voulant pas recevoir un blessé. Il faut un nouveau certificat péremptoire, celui-là, des médecins de l'Hôtel-Dieu pour que la prison accepte enfin de recevoir le chef des assassins de Saint-Barnabé.

Maucuer, le visage pâle, les yeux brillants, les dents serrées, ne dit pas un mot. Il n'y a plus de bande de Marseille.

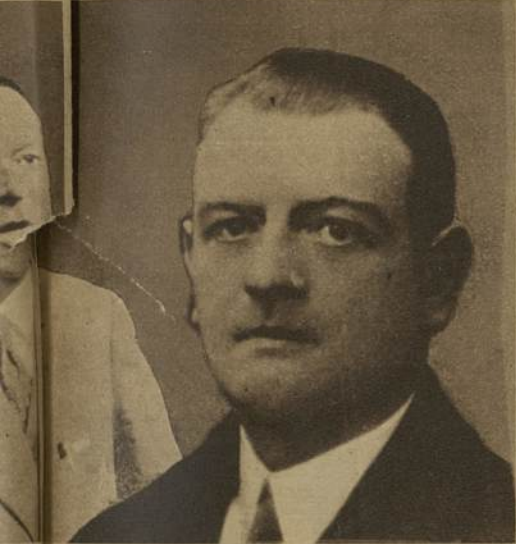
Luc DORNAIN.

d'ailleurs, que se marque la faiblesse d'un homme comme Maucuer, homme de main, faiseur de coup de force, féroce dans l'assaut, mais de médiocre intelligence, et loin de la qualité qui fait les grands bandits internationaux. Comment pouvait-il imaginer que la police serait assez négligente et assez privée d'imagination pour ne pas surveiller la maîtresse relâchée, la seule personne par laquelle elle puisse avoir quelques reflets de l'activité actuelle de celui qu'elle pourchassait? En effet, Maucuer avait à peine franchi le porche de la rue de Meaux qu'il était signalé. Ce qui le sauva pour le moment, c'est qu'il ne trouva pas sa maîtresse.

Elisabeth Carbonel, qui avait été autrefois une excellente couturière et qui avait gagné largement sa vie, ne s'était plus trouvée dans la même situation à son retour d'Avignon. On désembauchait plutôt qu'on embauchait, et, d'ailleurs, la fâcheuse notoriété qu'elle avait acquise ces dernières semaines n'était pas pour lui faciliter la besogne. Au bout de quelques jours, ses ressources furent épuisées. Elle ne connaissait à Paris qu'une seule personne à qui elle puisse demander une aide momentanée. C'était le cordonnier Chauvet.

Chauvet, à Marseille, avait été un grand ami du père de Maucuer. C'était la grande époque anarchiste, et tous les deux s'étaient émus des exploits et du sacrifice des Vaillant et des Caserio. Pendant que, dans la chambre, au-dessus du bar du Vieux-Port, ils par-

Elisabeth Carbonel fut la seule femme que Maucuer dut aimer d'un amour profond.



Commissaires divisionnaires Hennett et Bayard à la suite où Maucuer devait tomber.



Un blessé à la cuisse, il s'écroula devant ce magasin de chaussures.



Au carrefour Turbigo, la voiture de Maucuer profitait pour sauter à terre.



Depuis le matin, la Sûreté générale savait que Maucuer était là. On avait pensé d'abord l'arrêter dès qu'il sortirait. Mais les heures passaient sans rien apporter de nouveau. Vers quatre heures de l'après-midi, on se résolut à une grande expédition. L'opération n'était pas facile. Le chef des bandits de Saint-Barnabé avait répété partout qu'il vendrait chèrement sa liberté. Tout l'état-major



L'auto de la police quitta, à huit heures du soir, l'Hôtel-Dieu pour le Dépôt. Maucuer, le visage pâle, les yeux brillants, les dents serrées, ne disait pas un mot. Il n'y avait plus de bande de Marseille.



Le 13 février 1820, tandis que le duc de Berry sortait de l'Opéra, Louvel lui plongea un couteau dans le dos.

III. — Mort aux Tyrans! (1)

Quand Gorguloff portera sa tête hagarde sur l'échafaud, il dira sans doute, il croira peut-être encore que son juge inconnu, que son Bon Dieu lui pardonne et le soutient. Il entendra sans doute, comme tous ses pareils, cette voix monstrueuse qui murmura à son oreille démente : — Ecoute, Paul, va, frappe et tue ! Les tueurs de rois — sauf les anarchistes — ont tous entendu des voix. C'est le même démon intérieur qui souleva tous ces assassins de grands hommes, tous ces magnicides. Ils sont sur la terre les instruments de Dieu, ils tuent par mission divine, ils meurent donc sans crainte, dans la sinistre exaltation du tueur content à son tour d'être tué. Il n'est pas un de ces possédés qui ait fléchi devant la mort. C'est Dieu qui les exalte, aux époques de foi ; mais, à mesure que l'on avance dans l'histoire, Dieu se mêle au mythe de liberté et de patrie. Et voici les tueurs de tyrans...

Staaps, l'illuminé.

XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. La Révolution, puis les clairons du Premier Empire. Contre le Grand Corse, de nombreux attentats sont organisés, sans parler de la fameuse explosion de la rue Sainte-Nicaise. Mais un seul de ceux qui voulurent tuer l'Empereur mérite d'être ici évoqué : c'est le jeune Allemand Frédéric Staaps. 1809 ! Wagram... Napoléon est au faite de la gloire et campe dans Vienne, la belle capitale de l'Autriche ; un splendide automne de fêtes et de gloire : sur le Prado, la musique de la Garde joue ses airs les plus entraînants ; de beaux officiers moustachus, au grand sabre qui sonne et à la veste chamarrée flottant à l'épaule, font la cour aux jolies Viennoises. Les jardins de Schönbrunn sont pleins de fleurs et de rires. On vient de signer la paix, qui rend Napoléon maître de l'Allemagne et de l'Autriche. Grande parade de l'armée française à Schönbrunn : les cuivres sonnent, les drapeaux flottent. Des hourras saluent l'Empereur...

Quand, soudain, un bruit court dans la foule... On a voulu tuer Napoléon ! Le général Rapp, inquiet de l'insistance d'un jeune homme qui voulait s'approcher de l'Empereur, l'a fait arrêter, fouiller. Il portait sur lui quelques louis d'or, le portrait d'une jeune fille et un grand couteau de cuisine. Il a dit simplement : — Je m'appelle Frédéric Staaps. Mon père est pasteur à Erfurt. J'ai voulu tuer Napoléon, tyran de l'Allemagne.

Devant ce jeune homme blond, au visage rond d'adolescent, Napoléon, qui a voulu le voir lui-même, murmure : — C'est impossible ! C'est un enfant.

Staaps a dix-huit ans. Entre l'Empereur et le jeune homme, ce dialogue s'engage :

— Pourquoi voulez-vous me tuer ? Vous êtes fou ? Vous êtes un illuminé ?

Staaps répond en un français pénible, mais catégorique : — Pas fou, et je ne sais ce que c'est qu'un illuminé.

Napoléon fait venir son médecin, Corvisart. Corvisart examine le jeune homme et dit cérémonieusement :

— Monsieur se porte fort bien. — J'avais bien dit, souligne Staaps avec triomphe.

L'Empereur lui offre sa grâce, mais Staaps, calmement, réplique :

— Ne me remerciez pas ! Vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir. Vous êtes le malheur de ma patrie.

Napoléon songe et frissonne. Ainsi, au sommet de la gloire, de telles haines l'entourent. Un enfant, certes, un fou, mais portant peut-être la haine de tout un peuple. Et l'Empereur écrit à Paris, à Fouché, son ministre de la police :

— J'ai voulu vous informer de cet événement afin qu'on ne le fasse pas plus considérable qu'il ne paraît l'être ; j'espère qu'il ne pénétrera pas ; s'il en était autrement, il faudrait faire passer cet individu pour fou.

Cependant, Staaps, devant le tribunal militaire présidé par Revigo, répond, quand on lui demande quelles étaient ses lectures :

— J'aimais surtout lire l'histoire de la pucelle d'Orléans, qui délivra son pays de l'étranger.

Et, quand les fusils du peloton d'exécution se braquent sur lui, trois grands cris sortent de sa poitrine avant la décharge :

— Vive la liberté ! Vive l'Allemagne ! Mort à son tyran !

Karl Sand, l'étudiant mystique.

— Un homme n'est rien en comparaison d'un peuple... Un homme naît, vit et passe... Un peuple est immortel... Qu'importe donc la vie d'un homme.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 197.

quelqu'un de cette race des Bourbons, « race de traîtres », murmure-t-il farouchement... Le 13 février 1820, tandis que l'un des héritiers du trône, le duc de Berry, sort de l'Opéra, Louvel lui plonge un couteau dans le dos. Le duc a encore la force de l'arracher, de gémir, mais meurt à l'aube.

Louvel est mené à la Conciergerie. Républicains, légitimistes, bonapartistes, ultra-royalistes échangent d'après polémiques à propos du crime. On veut chercher à Louvel des complices, on veut trouver dans son acte la main de l'étranger. Louvel dit simplement : — Ces messieurs veulent faire mon affaire plus grande qu'elle n'est.

Un soir, pour l'impressionner, on amène Louvel dans une salle basse tendue de noir devant un lit couvert, entouré d'évêques et de grands officiers. Brusquement, on rabaisse un drap sur le lit et le cadavre du duc de Berry apparaît, blême, la plaie béante.

Louvel, impassible, constate :

— C'est bien lui !...

On lui demande :

— Et qu'auriez-vous fait si vous aviez pu vous enfuir ?

— J'aurais continué à tuer tous les enfants de cette race de traîtres : le duc d'Angoulême, et puis tous les princes de la famille royale.

Sur l'échafaud, le prêtre s'avance vers lui, mais Louvel le repousse en souriant :

— Ne perdons pas de temps, monsieur l'abbé ; j'en suis fâché, mais on m'attend là-haut.

Après son crime, une violente réaction ultra-royaliste se déchaîne et, par ses abus, mène à la Révolution de 1830. Ainsi, indirectement, le geste de Louvel amène-t-il au trône Louis-Philippe, roi des Français, le roi bourgeois que les 25 fusils d'un nouveau régicide faillirent tuer, lui aussi.

Les 25 fusils de Fieschi.

Tous ceux-là que, jusqu'à présent, nous avons vus, étaient des fanatiques.

Qu'était donc ce Fieschi, l'homme de la machine infernale aux 25 fusils braqués sur le cortège du roi Louis-Philippe, douze ans après le crime de Louvel ?

Soldat ? Républicain ? Bonapartiste ? Espion de police ? Martyr ? Instrument de quelque intrigue ou de quelque parti ? C'est une figure mystérieuse et brutale, que celle de ce Corse dévoré d'orgueil qui, de sa prison, signait des lettres : « JOSEPH-MARIA FIESCHI, LE TUEUR DE ROI ».

Jusqu'alors, les régicides se servaient du poignard romantique. Fieschi va user d'une arme plus savante : 25 canons de fusils rangés côte à côte sur un petit échafaudage et qu'une seule main peut actionner et faire partir d'un seul coup.

En ce 25 juillet de l'année 1835, Louis-Philippe veut, par une revue et un cortège, fêter l'anniversaire des Trois Glorieuses qui l'ont fait roi. Mais les républicains n'ont pas désarmé et, toute la journée, des bruits sinistres ont couru. Cependant, la revue prend fin : le cortège, le roi à cheval en tête, passe déjà dans les acclamations boulevard du Temple, quand, soudain, une effroyable détonation retentit. Cris déchirants, panique, galops de chevaux, corps qui jonchent le pavé... Le roi, par miracle, échappe à la mort. Dans la rue, il y a déjà dix-neuf cadavres. Mais d'où la mort est-elle venue ? De nouveau, des cris, des bras tendus : on montre une épaisse fumée qui, au troisième étage du numéro 50 du boulevard, sort d'une fenêtre dont la persienne est baissée. Les policiers se ruent dans l'immeuble, occupent l'escalier, descendent dans la cour et trouvent là un homme blessé lui-même, aveuglé par son sang : c'était Fieschi.

Il dénonça ses complices : deux républicains fanatiques, mais honnêtes ceux-là, Morey et Pépin. Au fond, Fieschi ne voulait que tuer pour tuer. Devant ses juges, il se lança bien dans de fumeuses et violentes diatribes, se posa en vengeur, se réclama de tous les partis. Avec précision, il raconta comment, deux jours avant le crime, il l'avait « répété », faisant passer à cheval devant sa maison un de ses amis, tandis que lui, à la fenêtre, derrière sa machine, visait et repérait pour être bien sûr de son coup.

Fieschi, dans sa prison, écrivait beaucoup, pour la postérité, pour l'histoire, avec qui, disait-il, il voulait « se mettre en règle ».

En tuant, ils croient tous devenir immortels. Le caractère constant du tueur de rois, au cours des siècles, c'est la manie de grandeur. Qu'il soit mystique, catholique, protestant, royaliste, bonapartiste, républicain, anarchiste, le criminel politique tue pour la postérité « qui lui rendra justice ».

(A suivre.)

Georges ALTMAN.



Qui donc écrit cette maxime inhumaine ? Qui lance aux hommes ce défi auquel plus tard répondra en écho le cri anarchiste : « Qu'importent quelques vagues humanités ? » Qui ? Un jeune homme tendre, romantique, mystique, qui vit chez ses parents dans une petite ville allemande, à l'époque où Napoléon et les princes allemands à sa solde tiennent divisés et soumis les pays germaniques. Un jeune homme, Karl Sand, qui, comme un frère, ressemble à Frédéric Staaps.

Napoléon... Il vient un jour passer une revue dans la ville où Karl Sand est lycéen. Alors, l'adolescent sort en panique du lycée, rentre chez lui avant l'heure. Il répond, haletant :

— Je n'aurais pu me trouver dans la même ville que Napoléon sans essayer de le tuer et je ne me sens pas encore la main assez ferme pour y réussir.

L'enfant grandit dans la haine de l'étranger. Or, il y a un poète, en même temps diplomate, un nommé Kotzebue, que toute la jeunesse allemande dit être à la solde de l'étranger, un traître, un sceptique qui raille en de mordants pamphlets l'enthousiasme patriotique des jeunes Allemands comme Karl Sand.

Alors, un jour, Sand se rend à Mannheim, demande audience à Kotzebue et, dès qu'il se trouve devant le poète, lui plonge un poignard dans le cœur. Il veut retourner l'arme encore sanglante sur lui-même, il plonge par deux fois le poignard dans sa poitrine. Il ne périra pas. On le soigne, on le guérit, en vue de l'échafaud.

Sand attend la mort. Il écrit :

— Mon Dieu ! Fais que je sois un Christ pour l'Allemagne et que, comme et par Jésus, je sois fort et patient à la douleur.

Devant le bourreau, il entre dans une sorte d'extase et murmure :

— J'éprouve une joie céleste.

Sa tête roule. Alors, brisant la haine des soldats, la foule se rue vers le lieu du supplice. Les femmes trempent leurs mouchoirs dans le sang du jeune martyr.

Et, longtemps, le peuple nomma le pré où Sand fut décapité « la prairie de l'Ascension de Sand au Ciel » (Sands Himmelfahrtswiese).

Louvel, le tueur de Bourbons.

Napoléon vivant, on veut le tuer, au nom de la liberté. Napoléon mort devient symbole de la liberté...

Quelques années plus tard...

Les clairons de l'Empire se sont tu. Napoléon est en exil. Louis XVIII rentre à Paris « dans les fourgons de l'étranger ». Dans l'âme du peuple, le souvenir des guerres sanglantes de l'Empire s'est estompé. Devant la fleur de lys et la honte de l'invasion étrangère, certains, qui n'ont pas oublié, unissent l'épopée révolutionnaire et la gloire impériale. On rage, on conspire, on espère. Qu'on imagine alors un jeune apprenti de seize ans, orphelin, exalté, élevé dans les souvenirs de la grande époque. Le jeune Louvel, après avoir fait son service, entre au service de l'Empereur exilé à l'île d'Elbe, comme ouvrier sellier. Il le suit pendant les « Cent Jours », puis, l'Empereur définitivement vaincu, retombe dans sa rage. Une idée désormais l'anime. Il veut venger la patrie, la république, l'Empereur ; il veut tuer



Amené devant les juges, à la Conciergerie, Louvel dit simplement : « Ces messieurs veulent faire mon affaire plus grande qu'elle n'est ».



C'est une figure mystérieuse et brutale que celle de ce Corse dévoré d'orgueil qui signa certaines lettres : « Joseph-Maria Fieschi, le tueur de rois ».

leur
la-
tra-
tène
ent,
uis-
que
rent

ous

ma-
r le
près

ion
que
ure
orse
des
t de

du
une
gés
une
un
Phi-
éter
ont
sar-
tres
le
ans
nd.
tit.
ux,
tra-
y a
est-
ras
qui,
ard,
ais-
ble,
et
eu-

ins
et
uer
ien
po-
tis.
eux
ai-
de
ère
ien

up,
qui,
or-
ois,
an-
es-
ar-
os-

Ces

eil
n.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 43.100 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Broch. 43.108 : Classes secondaires complètes ; Baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 43.117 : Carrières administratives.

Broch. 43.122 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 43.125 : Emplois réservés.

Broch. 43.133 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 43.138 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 43.142 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténodactylo, agent, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 43.151 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 43.154 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 43.161 : Marine marchande.

Broch. 43.171 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, entrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 43.174 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 43.178 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupeuse pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 43.184 : Journalisme, secrétariat ; éloquence suelle.

Broch. 43.190 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 43.196 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 60, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

VOUS MAIGRIREZ

Effacement, sans danger, par simples frictions avec composé à base de plantes avec lequel j'ai perdu 6 livres et 6 cm. en 6 jours. (Usage externe recommandé par corps médical) faisant maigrir visage, partie du corps ou corps entier. Ai fait voir faire connaître ma recette. Mme E. des ALBRETS, 5, rue Mondétour, Paris.

AVIS

Le Détective ASHELBE

reçoit tous les jours

de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

VOTRE AVENIR DÉVOILÉ

Une mystérieuse et célèbre voyante astrologue, connue dans le monde entier, est actuellement à Paris. Ses révélations sont extraordinaires. Elle guide, conseille, dévoile TOUT. Facilité aussi amour, mariage. Ecrivez-lui de suite : Mme AS. BUICK, 11 rue Sauval, Paris (1^{er}) avec votre date naissance prénoms, et 5 francs.

Mme de THELES

CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et p. cor. mandat 10 fr., d. nais. T. l. j. (lun. exc.). 74, r. Lourmel, 4^e et. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

VOTRE AVENIR

vous sera dev. grâce à la mystère, et célèbre Voyante AUGUSTALES. Envoi, date nais., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédit. Fixe date évén., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire à Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, à Lille (Nord).

Mme PREVOST

Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r.N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3^e et. Pas les Mrs.

ON DEMANDE

Messieurs et Dames, sachant lire et écrire, désireux de consacrer une partie de leurs loisirs pour

GAGNER DE L'ARGENT.

Aucune connaissance nécessaire. Nous fournissons toutes instructions utiles. Retournez-nous cette annonce accompagnée de deux francs en timbres postes pour frais d'échantillons et instructions.

OGUR - DIFFUSION

MORTEAU, près Besançon (Doubs)

IL FAUT MAIGRIR

sans avoir de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait voir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Etab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

TROUSSEAU

100^F PAR MOIS
PENDANT 12 MOIS

le 1^{er} versement, un mois après la livraison

2 DRAPS toile retors blanc d'Armentières, sans couture 200 x 300.

4 DRAPS toile retors d'Armentières, ourlets jours, sans couture 325 x 220.

2 DRAPS très belle toile Nord, 1/2 bl. jours échelle, sans couture 325 x 220.

6 TAIES OREILLER shirting renforcé, art. d'us. ourl. jours, 68x68.

6 SERVIETTES TOILETTE tissu éponge, coul., 50 x 90.

6 SERVIETTES nid d'abeilles, lingeaux blancs ou rouges, 60 x 90.

6 MAINS TOILETTE tissu éponge, bord Jacquard coul. 60x90.

6 ESSUIE-MAINS toile Nord, art. solide, 75 x 80.

6 ESSUIE-VERRES toile Bailleul, lingeaux rouges, 75 x 80.

10 MÈTRES (une coupe de), shirting renforcé pour lingerie.

6 SERVIETTES TABLE beau tissu damassé blanc.

1 NAPPE 160 x 160 formant service 6 couverts.

6 SERVIETTES TABLE damassé couleur garanti grand teint, nuances or, bleu, saumon, rouge, au choix.

1 NAPPE assortie, teintes précitées, 140 x 140, formant service 6 couverts.

12 MOUCHOIRS batiste ourlés jours, dames.

12 MOUCHOIRS blancs, article de de Cholet, hommes.

1 MAGNIFIQUE COUVERTURE Jacquard, pastel imp., dessins col. mod. lit 2 pers.

1 SUPERBE PRIME à choisir à la commande est offerte en fin de paiement, aux clients ayant réglé leurs 12 traites régulièrement.

Envoi franco port et emballage dans toute la FRANCE.

Au comptant contre remboursement 975 fr.

Tout trousseau ne convenant pas est repris dans les quatre jours qui suivent la livraison.

Adressez commandes, avec nom, adresse et profession très lisibles, aux

TROUSSEAU DE FRANCE

SERVICE E

11, RUE DORIAN - PARIS XII^e

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de

45^{frs}

notre Montre-Bracelet OR pour Homme

Prix 540 francs

Mouvement CO-RE

QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE

Catalogue Général N° 32 sur demande

COMPTOIR REAUMUR

78, Rue Réaumur, PARIS

CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LUXE avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays

CHENIL BERGER POLICIER

MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225

Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS

SPORTIF

Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5^e de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement.

30.

Antimagnétique 35.

Prime à tout acheteur : un super

-be briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20., ou bague, or contrôlé.

Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30.

Fab. EVLYNDA - Morteau près Besançon

Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : J'AI MAIGRI

EN 1 MOIS

DE 8 KILOGS

sans rien absorber

Recette facile sans danger donnée gratis en citant ce journal, pour maigrir entier ou amincir et affermir

bajoues, hanches, chevilles, seins lourds et volumineux, etc...

Mme A. Mirande, 75, rue Lafayette Paris

MONTRE-SAUTEUSE

Plus de verre Plus d'aiguilles

75% des causes d'arrêt

absolument supprimées

La Montre la plus PRATIQUE pour L'HOMME ACTIF

LECTURE DIRECTE

Métal chromé 30 frs

Antimagnétique 35 frs

GARANTIE 10 ANS

Envoi contre remboursement.

USINES E.V. LYNDA

MORTEAU (près Besançon)

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 75

Deux CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

LESLIE DESPARD

UN CRIME PARFAIT

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

S.S.VAN DINE

L'AFFAIRE DU SCARABÉE

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

DÉTECTIVE

La dernière soirée



Sur la Riviera, Alice Cocéa et le lieutenant Point paraissaient vivre une idylle d'azur. Et, la veille même du drame, l'objectif les surprenait dans un bar à la mode, tels des amants heureux.

(Lire, page 3, « Amours de bazar », l'article de Pierre Rocher sur ce drame.)

AU SOMMAIRE | Aéro-Police, par M. S. — Avec les évadés du bagne, par M. Larique. — Le chef-d'œuvre mutilé, par M. B. — La puissance des ténèbres, par E. Hervier. — Zone de la Mort, par M. Lecoq. — La brute, par C. Kirmann. — Depuis Bonnot..., par Luc Dornain. — Tueurs de rois, par G. Altman.